
Le Verbe

voir • penser • croire

ANTI HÉROS



Fou de Dieu

CHARLES DE FOUCAULD

UNE VIE D'ÉCHECS

Reportage

ZITA D'AUTRICHE

UNE IMPÉRATRICE AU QUÉBEC

Entretien

ALAIN DENECAULT

LA VOIX DES SANS-PARTS

Photoreportage

L'AMÉRIQUE INVISIBLE

LA COMMUNAUTÉ H.O.M.E.

Été 2017 GRATUIT

Postes-publications N° 40063100



«Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.

Il était au commencement en Dieu.

Tout par lui a été fait, et sans lui n'a été fait rien de ce qui existe.

En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes.

Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue.

La lumière, la vraie, celle qui éclaire tout homme, venait dans le monde.

Le Verbe était dans le monde, et le monde par lui a été fait, et le monde ne l'a pas connu.

Il vint chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.

Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire,

gloire comme celle qu'un fils unique tient de son Père, tout plein de grâce et de vérité. »

— JEAN 1,1-5.9-11.14



Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com

Le 26 juillet, on soulignera le premier anniversaire de la mort du père Hamel, assassiné à côté de l'autel de Saint-Étienne-de-Rouvray (France) alors qu'il célébrait le sacrement du sacrifice du Christ.

Quelques jours après le martyre du père Hamel, le directeur de la revue *Limite*, Paul Piccarreta*, écrivait :

« Parce que c'est bien dans cette paroisse anodine qu'ont frayed deux assassins, munis de couteaux, pour égorger le père Jacques Hamel. Ils sont entrés sans frapper, "parce que l'accueil y était toujours bon", dit-on. La ville "la plus communiste et la plus déchristianisée de France" a un martyr de la foi, il a 86 ans. Mais de notre arrogante jeunesse, pourrions-nous voir le labeur patient et fécond de ceux qui ont ouvert leur cœur et tendu la gorge plus largement que nous saurions ouvrir nos bras ? »

Depuis cet évènement, je ne regarde plus l'Église du Québec, mon Église, de la même manière.

La foi timorée et désincarnée ou les gentils bénévoles qui voient la paroisse comme une (leur) ONG ? Les « têtes blanches » qui égrènent leur chapelet à cent kilomètres à l'heure avant la messe ou le curé aussi dynamique qu'une statue de musée ?

La liste des irritants pourrait s'allonger pendant des pages, mais tout cela, désormais, depuis ce 26 juillet 2016, m'est bien secondaire.

En offrant son cou, le père Hamel a fait la barbe au jeune zélateur – tendance pharisien – que je suis.

Ce n'est pas un superprêtre branché sur Twitter, curé d'une superparoisse, devant une église pleine, leader d'une liturgie étincelante qui fait actuellement l'objet d'un procès de béatification.

Non.

C'est plutôt ce qu'on pourrait appeler un anti-héros. Un chrétien radical.

*

Lorsqu'il est question de l'engagement social des chrétiens, deux écueils se présentent assez généralement.

D'une part, le danger de l'activisme guette les croyants qui, par mégarde, n'appuieraient pas toute action sociale sur la foi, sur une relation personnelle avec Dieu. Il devient alors périlleux de s'attaquer davantage aux pécheurs (magnats véreux) qu'aux péchés (au cœur de chaque homme, toutes classes sociales confondues).

À l'inverse, le fidèle peut très bien refuser – pour toutes sortes de mauvaises raisons – de se salir les mains sur ce terrain. Ce serait faire une lecture trop étroite (essentiellement spirituelle) des Évangiles, omettant du coup le mystère de l'Incarnation. Penser ainsi, c'est faire l'erreur de considérer l'option préférentielle pour les pauvres de manière... optionnelle.

La doctrine sociale de l'Église – scandale pour les capitalistes, sottise pour les communistes – constitue un trésor pour l'Église et pour le monde. **Pierre Leclerc** (p. 57) entame dans ce numéro une série d'articles qui a pour but de nous faire découvrir ce riche enseignement sur la manière d'être chrétiens *dans* le monde.

*

Enfin, au *Verbe*, nous sommes conscients – comme Marshall McLuhan (**Patrick Ducharme**, p. 60) – que les contenus et les contenus médiatiques sont intimement interdépendants. C'est pour cette raison que nous vous offrons un numéro sur les anti-héros (presque entièrement) illustré. ■

Antoine Malenfant est rédacteur en chef de la revue, du magazine et du site Web *Le Verbe*. Marié et père de famille, il détient une formation en études internationales, en langues et en sociologie.

* revuelimite.fr/pour-la-qualite-de-laccueil

ÉCARTÉ
CAPES
SANS

3 Édito
Sans cape ni épée
Antoine Malenfant

6 Calepin de voyage
Anne-Laure Dollié

6 La langue
dans le bénitier
Pascale Bélanger

7 Monumental
Pascal Huot



8 Racines
Marie-Josée Roy

9 Rejetons
James Langlois

DOSSIER ANTIHEROS



40 Entretien
Alain Deneault :
la voix des
sans-parts
Patrick Ducharme

44 Sur les planches
Avec des amis
comme ça...
Myriam Bourget
et Michaël Wagner

12 Antihéros
par excellence
Antoine Malenfant

14 Reportage
Sur les pas de
Zita d'Autriche
Yves Casgrain

22 Essai
Les tout-petits
pleins de grâce
Jean-Philippe Trottier

28 Fou de Dieu
Une vie d'échecs
Mathieu-Élie du Précieux-Sang

30 Photoreportage
L'Amérique
invisible
David Dufresne-Denis,
Simon Paré-Poupart,
et Hubert Samson





48 Dans les draps **La liturgie des corps**

Alex Deschênes

52 Boules à mythes **La divine comédie**

Shawn Paradis

57 Doctrine sociale **Le secret le mieux gardé de l'Église**

Pierre Leclerc

60 Classe de maître **Marshall McLuhan : L'homme qui avait un message pour l'avenir**

Patrick Ducharme



66 Prière **Prier en vacances**

Jacques Gauthier

68 Apparitions **Fontaine de contradiction : La Vierge de La Salette**

Michaël Fortier



76 Bloc-notes **L'énigme du kérygme**

Alex La Salle

78 Bouquinerie

81 Mosaïque

82 Prochain numéro

Cette revue utilise
la nouvelle orthographe.



LE BRÉSIL RÉCHAUFFE LE CŒUR

Dernière étape. Et quelle étape ! En écrivant ces mots seulement, un frisson me parcourt le dos ; l'émotion de la fin d'une grande et belle aventure vient me saisir.

Je me suis trouvée émerveillée aussitôt que mon avion a survolé l'aéroport de São Paulo. C'est une ville immense qui compte près de 20 millions d'habitants et où l'inégalité des richesses se fait beaucoup ressentir, rien qu'en passant d'un quartier à un autre.

J'ai eu la chance de pouvoir être au plus proche de la réalité des Brésiliens en faisant partie d'un voyage organisé avec M^{gr} Rey, évêque de Fréjus-Toulon, en France. Le but de ce périple était de sillonner le Brésil en rencontrant des chrétiens mettant leur art au service de l'évangélisation.

Nous avons rencontré des communautés telles que Recado, Canção Nova, Doce Mãe de Deus ou encore des chanteurs comme Ziza Fernandes, le groupe Canthares et même un artiste-peintre, Romolo. L'histoire derrière chaque artiste était d'une richesse incroyable, car ils ont tous en commun la même passion de servir Dieu à travers tout ce qu'ils sont, et ce, dans l'humilité et l'abandon. Quelle leçon !

C'est sur une note plus que positive que s'achève ainsi ce projet «Dip Inside». Un projet fou et simple à la fois : partir à la rencontre des missionnaires chrétiens autour du monde en se laissant guider par la Providence, au gré des rencontres et des surprises quotidiennes. Je ne regrette pas un instant d'avoir pris ce temps dans ma vie pour le faire !

En lisant ces articles, vous avez pris part à ce voyage d'une certaine façon. Vous avez voyagé à travers la plume d'une jeune chercheuse de vérité qui n'hésitera pas à aller à l'autre bout de la Terre pour la trouver. Merci de votre compagnie !

Pour aller plus loin :
dipinsideworldtour.blogspot.ca

Texte et photo : Anne-Laure Dollié
anne-laure.dollie@le-verbe.com

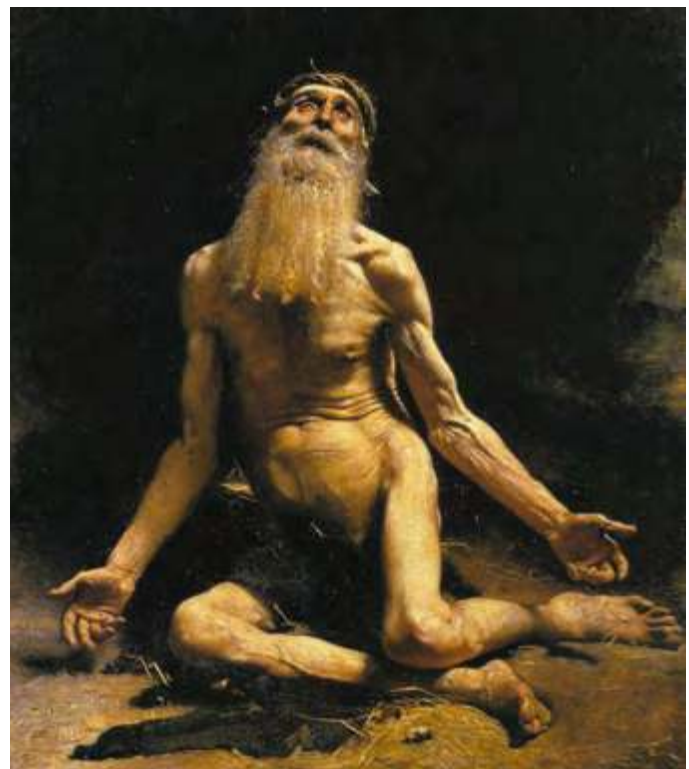
PAUVRE COMME JOB

Si l'on vous a déjà prêté l'attribut de «pauvre comme Job», c'est dire que votre portefeuille était bien peu garni. Cette expression française fait référence au célèbre personnage biblique de Job, qui a vécu dans un dénuement des plus complets après avoir été mis à rude épreuve.

Job, tel qu'il est décrit dans l'Ancien Testament dans le livre éponyme, était un homme riche, «intègre et droit», qui avait sept fils et trois filles et qui «craignait Dieu et s'écartait du mal». Alors que le Seigneur louait la bonté de son serviteur Job, Satan lui riposte que cet homme est reconnaissant et bon uniquement parce qu'il vit dans l'opulence. Satan lui dit que, s'il touche à tout ce qu'il possède, ce serviteur chéri le maudira. Dès lors, Job perd tout : fils et filles, serviteurs, troupeaux, maison.

L'expression «pauvre comme Job» est ainsi employée pour faire référence à la pauvreté extrême qui frappe ce personnage. Dommage qu'elle ne souligne pas plutôt son attitude ; en effet, la Parole nous dit que, loin de se révolter, Job se jette à terre et dit : «Nu je suis sorti du ventre de ma mère, nu j'y retournerai. Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris : que le nom du Seigneur soit béni ! » ■

Pascale Bélanger
pascale.belanger@le-verbe.com





LE CALVAIRE DU CIMETIÈRE DE SAINT-AUGUSTIN-DE-DESMAURES

C'est le soir venu qu'il faut aller le long de l'historique chemin du Roy, suivant le clocher s'affichant dans le paysage comme un phare, admirer le magnifique calvaire du cimetière de Saint-Augustin-de-Desmaures. Car c'est avec sa mise en lumière que celui-ci révèle tout son charme.

Situé à l'arrière de l'église patrimoniale ouverte au culte en 1816, le calvaire est protégé par une clôture ouvragée qui ceinture le cimetière consacré cette même année. À l'obscurité venue, le site s'illumine magnifiquement. Après avoir contemplé l'église sous son nouveau jour et la statue de l'ange à la trompette annonçant la Résurrection, on pénètre dans le cimetière par la porte nord-ouest.

Le calvaire, protégé sous un couvert d'arbres, est composé de cinq personnages grandeur nature : le Christ au centre,

escorté par les deux larrons, et, à ses pieds, la Vierge Marie et l'apôtre Jean. On a retenu 1881 pour dater l'ensemble, année où furent achetées et transportées les statues en fonte de fer provenant de France. Les recherches poussent à croire qu'elles proviendraient probablement de la fonderie de l'Union artistique de Vaucouleurs, un atelier qui se spécialise dans les statues et monuments funéraires.

Le calvaire est très bien conservé, notamment grâce aux soins apportés en 1979, où l'on a refait les bases en béton et les trois croix, ainsi que grâce à une restauration complète des statues en 2009. ■

Texte et photo : Pascal Huot
pascal.huot@le-verbe.com

La rubrique **Racines** présente une communauté religieuse ayant œuvré dans les derniers siècles au pays (et parfois ailleurs dans le monde). Elle met de l'avant des pionniers de la foi et de l'évangélisation en Amérique francophone.

L'ORDRE DE LA VISITATION DE SAINTE-MARIE

La petite communauté des sœurs de La Visitation de Sainte-Marie de La Pocatière compte 15 sœurs, dont 13 professes solennelles et deux professes temporaires qui portent le voile blanc.

Faire partie des Visitandines, «c'est un désir intérieur, un projet de vie», dira mère supérieure Jocelyne Bergeron. En effet, le processus d'entrée est très long et graduel. De six à sept ans sont nécessaires avant d'obtenir le voile noir qui souligne l'attachement définitif et inconditionnel à Dieu. Sœur Carole Doucet a terminé sa formation en 2011. Maintenant âgée de 48 ans, elle donne raison à la parole de saint François de Sales, qui disait que les Visitandines ne s'éteindraient jamais.



Depuis plus de 64 ans, sœur Marie-Cécile Émond voue sa vie au Seigneur. Elle fait partie des huit religieuses téméraires qui, à la suite de la demande de l'évêque M^{gr} Bruno Desrochers, ont quitté la congrégation des Visitandines de Lévis pour fonder le monastère de La Pocatière. Pendant trois ans et demi, elles occuperont leur fonction à l'intérieur d'une maison privée jusqu'à ce que les pères Oblats leur offrent une partie de leur terrain, sur lequel elles feront construire le présent cloître.

«À cette époque, nous avons eu un accueil extraordinaire de la part de la population du village. Un boucher nous a même fourni de la viande gratuitement pour un an, tandis qu'une autre personne nous voiturait lorsque nous en avions besoin», se souvient-elle.

En 2004, l'Ordre de la Visitation de Lévis ferme ses portes. Quelques-unes des sœurs sont relocalisées à La Pocatière. Deux ans plus tard, cinq novices se joignent à la communauté. Comme elles sont trop à l'étroit dans le bâtiment existant, un projet d'agrandissement voit le jour : un véritable havre de paix qui servira à l'accueil des résidentes cherchant à se retirer pour méditer en silence et se recueillir dans la prière pour quelques jours, dans un lieu propice aux tête-à-tête avec le Seigneur.

À la question : «comment entrevoyez-vous le futur?» sœur Jocelyne répondra ainsi : «Aujourd'hui, c'est aujourd'hui, et demain sera encore aujourd'hui!» ■

Pour voir d'autres photos:

le-verbe.com/blogue/une-visite-chez-les-visitandines

Année et lieu de fondation : en 1610 à Annecy (France), berceau de l'Ordre. En 1959 à La Pocatière.

Autre appellation : Visitandines

Fondateurs : Saint François de Sales (†1622) et sainte Jeanne de Chantal (†1641)

Vocation : vie contemplative cloîtrée

Nombre de monastères : 33 sur quatre continents

LES PETITS FRÈRES DE LA CROIX



Michel Verret, un prêtre du diocèse de Québec, a passé sept ans en ermitage (1973-1980). Dans la fréquentation quotidienne de l'eucharistie, de la Parole de Dieu et des écrits du bienheureux frère Charles de Foucauld, il sent un appel à fonder une nouvelle famille monastique : les Petits frères de la Croix.

En 1980, à Valcartier, au nord de Québec, cinq jeunes de la région formeront officiellement communauté en sa compagnie. À l'image des frères que le bienheureux Charles désirait dans son désert d'Algérie quelques décennies plus tôt, ils portent un habit blanc arborant, en son centre, une croix dressée sur un cœur rouge.

Les Petits frères se mettent à la suite du frère Charles pour découvrir le mystère de la vie cachée de Jésus à Nazareth et vivre de l'eucharistie célébrée et adorée. Dans un esprit de simplicité, d'humilité et de louange, ils partagent leur vie entre l'étude de la Parole de Dieu, le travail, la prière et la fraternité.

Ayant été guéri miraculeusement du cancer après que le père Michel eut prié sur lui, un homme a offert à la communauté un immense terrain à Sainte-Agnès de

Charlevoix. Sis depuis 1991 dans cette montagne, le monastère de la Croix glorieuse ne cesse d'attirer des retraitants, chrétiens ou non, qui désirent se reposer dans le silence et la contemplation.

Profondément attachés à leur charisme d'unité des chrétiens, les Petits frères de la Croix permettent de découvrir la richesse de la tradition chrétienne orientale. On ne peut qu'être touché par l'omniprésence des icônes dans la chapelle du monastère et par les accents byzantins de certains offices.

Le père Michel Verret a voulu répondre au phénomène actuel de déchristianisation en proposant à des hommes de vivre radicalement une consécration totale à Dieu seul, de manière à démontrer la primauté du surnaturel sur le naturel. L'apostolat des Petits frères est essentiellement silencieux : c'est par toute leur vie, individuelle et communautaire, dans leur accueil inconditionnel qu'ils annoncent joyeusement Jésus Christ mort et ressuscité pour tous.

Leur communauté a présentement le statut canonique d'association publique de fidèles. ■

La troupe des Joyeux fracturés
présente

Job

Ou la
torture.
par les amis

«Toi seul peux choisir.»



infos

Facebook: **Job ou la torture par les amis**
les.joyeux.fractures@gmail.com

Un texte de Fabrice Hadjadj
Mise en scène de Myriam Bourget

Représentations en septembre
Adultes : 10 \$ Étudiants : 5 \$



**S'ABONNER ?
FAIRE UN DON ?**

418 908-3438
le-verbe.com

LeVerbe



Œuvre de Yvonne Tschirky-Melançon

ANTIHÉROS PAR EXCELLENCE

« **S**ans beauté ni éclat pour attirer nos regards, et sans apparence qui nous eût séduits ; objet de mépris, abandonné des hommes, homme de douleur, familier de la souffrance, comme quelqu'un devant qui on se voile la face, méprisé, nous n'en faisons aucun cas.

« Or, ce sont nos souffrances qu'il portait et nos douleurs dont il était chargé. Et nous, nous le considérons comme puni, frappé par Dieu et humilié. Mais lui, il a été transpercé à cause de nos crimes, écrasé à cause de nos fautes. Le châtement qui nous rend la paix est sur lui, et dans ses blessures nous trouvons la guérison » (Is 53,2-5).

Vous aurez reconnu, dans ce portrait défiguré, le Serviteur souffrant présenté par le prophète Isaïe. Portrait qui trace les lignes d'un visage détruit par les coups et les crachats. Figure préfigurant le Messie, antihéros par excellence, excellent dans l'échec jusqu'à la mort, et quelle mort !

Le terme *antihéros* est équivoque. De manière générale, il fait référence à un héros qui ne présente pas les caractéristiques du héros traditionnel. Il peut ainsi désigner un infréquentable tiraillé entre le bien et le mal, dont le destin pas si clair prend des tournures à la moralité discutable. Ou encore, ce mot peut évoquer l'héroïcité hors norme, la vertu éprouvée d'une personne que l'on croyait plutôt ordinaire.

Fidèle à sa lancée des derniers mois, *Le Verbe* continue sa quête et cherche Dieu là où on l'attend le moins...

– dans la simplicité, nous découvrons le parcours fascinant de Zita d'Autriche (**Yves Casgrain**, p. 14) et la foi des simples (**Jean-Philippe Trottier**, p. 20) ;

– dans l'humiliation, nous prenons pour modèle Charles de Foucauld, présenté par **Mathieu-Élie du Précieux-Sang** (p. 28) ;

– dans la pauvreté de la Communauté Emmaüs du Maine, **Simon Paré-Poupart**, **David Dufresne-Denis** et **Hubert Samson** (p. 30) témoignent de la grande dignité de ceux et celles qu'ils y ont rencontrés ;

– et dans la souffrance des innocents (*Job*, par **Myriam Bourget** et **Michaël Wagner**, p. 44).

Ajoutons à cela un entretien mené par notre collaborateur **Patrick Ducharme** avec l'un des rares libres-penseurs de notre époque : Alain Deneault (p. 40). Conspué de toutes parts, contradicteur des puissants, ce philosophe – pas spécialement reconnu comme étant une grenouille de bénitier – se livre sur le combat qu'il mène pour la justice et pour, oserait-on dire, le bien commun.

Par ailleurs, dans le petit magazine de 20 pages, complètement destiné à toute personne de bonne volonté, on retrouve aussi un peu de cette idée d'un Dieu qui, mystérieusement, s'abaisse, « s'anéantit et se fait homme » (Ph 2,7). Les textes de **Brigitte Bédard** et de **Florence Malenfant** montrent un Dieu qui nous rejoint dans la concrétude de notre vie, de notre argile.

Bon été ! Bon repos !

Yves Casgrain
yves.casgrain@le-verbe.com

Une impératrice au Québec

Sur les pas de _____
Zita
d'Autriche



À la lecture du portrait publié dans l'hebdomadaire *Le progrès du Golfe* du 5 avril 1946, je suis envahi par un malaise.

« Fin d'hiver à Québec. [U]ne femme, traversant la rue, patauge péniblement dans la neige fondue. Elle est vêtue d'un banal manteau de drap, chaussée de gros caoutchoucs qui disparaissent dans la boue glacée, et coiffée d'un serre-tête de flanelle, elle porte avec peine un colis mal ficelé... Une pauvre besogneuse, sans doute, qui vient de magasiner et s'empresse de gagner son foyer ? Non. Cette femme [...] [c']est l'ancienne impératrice d'Autriche-Hongrie, réfugiée à Québec depuis près de trois ans. »

Est-ce bien là cette dame à qui je dois consacrer un reportage ? À qui donc ai-je affaire ? À « une pauvre besogneuse » ou à l'ex-impératrice d'Autriche-Hongrie ? Qui est-elle vraiment, cette Zita ? Qu'est-elle venue faire au Québec au beau milieu de la Seconde Guerre mondiale ?

Pour le savoir, je me plonge dans une longue recherche en vue de localiser des documents et, plus importants encore, des témoins de sa vie au Québec.

*

«Pour bien saisir l'histoire de l'impératrice Zita, il faut comprendre le contexte historique.» L'homme qui me donne ce sage conseil se nomme Jean-Claude Bleau. Il était, jusqu'à tout récemment encore, le responsable de l'Association pour la béatification de l'impératrice Zita, section Canada.

Pardon ? En plus d'être une ancienne impératrice devenue «une pauvre besogneuse», Zita serait aussi une future béatifiée ? Voilà qui complique un peu plus cette histoire ! La remarque pleine de sagesse de Jean-Claude Bleau m'apparaît encore plus judicieuse...

Dans sa demeure du quartier historique de Boucherville, il me raconte les premières années de cette femme qui allait marquer l'histoire de l'Europe.

Zita Marie des Neiges Aldegonde Michelle Raphaëlle Joséphine Antonia Louise Agnès de Bourbon-Parme (c'est son nom) est née en Toscane le 9 mai 1892. Elle est la dix-septième enfant de son père, Robert de Bourbon, duc de Parme. Ce dernier, marié deux fois, fut le papa de vingt-quatre rejetons. Lorsque Zita voit le jour, son père est certes très riche, mais il ne possède plus d'ambition politique.

Robert de Bourbon sera le dernier souverain à régner sur la Parme, avant son annexion à l'Italie unifiée.

Selon M. Bleau, l'histoire complexe de la famille paternelle de Zita a fait prendre conscience aux descendants que les biens matériels et le pouvoir peuvent disparaître du jour au lendemain. C'est dans cet esprit que Zita a été élevée.

«À l'âge de douze ans, Zita reçoit à sa demande une machine à coudre afin qu'elle puisse confectionner des vêtements pour les pauvres», relate le fondateur de l'Association pour la béatification de l'impératrice Zita au Canada. La future impératrice doit également consacrer dix pour cent de son argent de poche aux moins nantis, tout comme le fait son père avec sa propre fortune. Dans une série d'entrevues accordées tout au long de sa vie à l'historien Erich Feigl, Zita raconte les expéditions à cheval qu'elle et sa sœur Françoise entreprennent afin de soulager les pauvres et les malades de sa région.

Zita connaît donc les joies que procure l'argent. Toutefois, ce qui prime pour ses parents, ce sont les biens immatériels. «Sa famille était très unie. Elle possédait une vaste

culture. À la maison, on parlait une langue différente par jour. Le dimanche était consacré au français», explique Jean-Claude Bleau. Zita apprend également la langue de la compassion au sein même de sa propre famille, puisque certaines de ses sœurs souffrent d'un handicap.

Les années passent. Le 21 octobre 1911, Zita épouse l'archiduc Charles, dont le grand-oncle est nul autre que l'empereur de l'Autriche-Hongrie, François-Joseph.

Loin de se douter que, quelques années après leur mariage, le monde allait trembler sous les bottes des armées de divers pays, les deux tourtereaux vivent heureux et fondent leur propre famille. Charles est très pieux. Jean Sévilla, dans son livre *Zita, Impératrice courage*, écrit que, la veille de son mariage, Charles dit à Zita : «Maintenant, nous devons nous entraider mutuellement pour aller au ciel.» Il fera graver sur les alliances cette maxime : « Nous nous réfugions sous ta protection, sainte Mère de Dieu. »

L'assassinat de son neveu, l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche, le 28 juin 1914, déclenche une cascade d'événements qui donne naissance à la Première Guerre mondiale.

**Charles
dit à Zita:
« Maintenant,
nous devons
nous aider
mutuellement
pour aller
au ciel. »**



LA FIN D'UN EMPIRE

Quand, le 21 novembre 1916, l'empereur François-Joseph meurt, Charles devient Charles I^{er}, empereur d'Autriche. Son règne sera de courte durée, puisque, le 11 novembre 1918, il est contraint de signer une déclaration dans laquelle il s'engage à renoncer temporairement aux affaires du gouvernement.

C'est la fin d'un empire.

Forcés à l'exil, Charles, Zita et leurs enfants voyagent de pays en pays. Pour Charles, déchu et sans ressources, le voyage prend fin à l'île de Madère, au Portugal, où il meurt d'une pneumonie, faute de soins, le 1^{er} avril 1922. Ses derniers mots seront pour le Christ : « Mon Jésus, quand tu veux... Jésus... » Il sera béatifié par Jean-Paul II le 3 octobre 2004.

À la mort de Charles, Zita est enceinte de son huitième enfant. Commence alors pour elle, pour sa famille, pour ses proches et ses fidèles serviteurs une vie d'humilité, voire d'humiliations, accentuée par la Seconde Guerre mondiale qui se profile alors à l'horizon. En 1940, fuyant Adolf Hitler, la famille de Zita quitte l'Europe pour les États-Unis. Quelques mois plus tard, Zita et ses enfants se retrouvent à Québec.

*

Le 21 octobre 1940, Zita visite pour la première fois la Villa Saint-Joseph, qui lui servira de résidence pendant les huit années suivantes. Vingt-neuf ans plus tôt, dans un autre monde, un autre univers, Zita devenait impératrice.

La Villa Saint-Joseph appartient alors à la communauté des Sœurs de Sainte-Jeanne-d'Arc. Dans une lettre que j'ai retrouvée dans les archives de la communauté, la supérieure générale de l'époque, mère Joséphine du Sacré-Cœur, écrit : « La Villa [Saint-Joseph] n'est ni louée ni vendue. La famille impériale y est notre invitée. [...] C'est simplement un service, une charité à la famille impériale qui est pauvre, ses ressources ayant été passablement coupées depuis la guerre. »

Profondément croyante, Zita cherchait un pays où les enseignements de l'Église catholique étaient respectés. Elle voulait également que ses enfants puissent bénéficier d'une instruction en français. C'est ainsi que les archiducs Rodolphe et Charles-Louis, tout comme l'archiduchesse Charlotte, vont étudier à l'Université Laval et que l'archiduchesse Élisabeth fera ses études auprès des Religieuses de Jésus-Marie à Sillery. Quant à Otto, l'ainé, il demeure aux États-Unis.

Pour Zita, la Villa Saint-Joseph est une réponse à ses prières adressées à saint Joseph. « En route pour Québec,

Zita a prié saint Joseph de lui trouver une maison ! » souligne sœur Gilberte Paquet, qui a connu Zita quelques années plus tard. « La Villa a été comme un baume sur ses années de malheur », me confie sœur Gemma Vézina, 95 ans, qui était novice et âgée de 18 ans lorsque la famille impériale s'est installée à Québec.

FOI ET SIMPLICITÉ

Dans la Villa, il y a une chapelle dans laquelle Zita place une statue du petit Jésus de Prague et une icône de la Vierge Marie. « Vous savez, elle participait à la messe tous les matins », me souffle sœur Gemma. Les messes sont dites alors par l'abbé Alphonse-Marie Parent qui, plus tard, devient évêque. Lorsqu'elle le peut, Zita assiste aux vêpres du dimanche avec la communauté.

L'eucharistie et la prière sont deux constantes importantes dans sa vie mouvementée, ainsi que me le démontre ma rencontre avec deux moniales de l'abbaye Sainte-Marie des Deux-Montagnes, de tradition bénédictine. Zita y a effectué 10 visites entre 1943 et 1969. Elle pouvait prier avec les sœurs à l'intérieur de la clôture.

Sœur Christine venait tout juste d'entrer au monastère lorsqu'elle a connu Zita. Un jour, elle a eu la vive surprise de voir l'impératrice venir visiter les sœurs affectées à la cuisine. « Elle nous a dit : « Mes sœurs, quand je visite les communautés religieuses, je demande toujours de commencer par les cuisines, parce que, si vous n'étiez pas là, la prière ne pourrait pas se faire. Vous avez une tâche très importante. » Nous avions une petite statuette de la Vierge Marie. Devant elle, Zita a récité une prière avec nous. Puis, elle nous a confié sa dévotion à sainte Zita : « Sainte Zita, que j'aime beaucoup, était une simple servante. Vous servez vos sœurs et je vous apprécie beaucoup. » »

Sœur Louise était chargée de la voiture de l'abbaye. Elle se souvient d'avoir conduit Zita à certaines occasions. « Un jour, elle a voulu visiter une sœur malade qui était à l'hôpital. Une autre fois, j'ai visité les Laurentides avec elle. Elle était émerveillée. En route, elle me demandait de parler de moi. Elle voulait savoir si j'étais heureuse. Je l'ai trouvée très digne. Elle avait une simplicité désarmante. Son visage était serein, épanoui. C'était beau de la voir. Elle s'intéressait à chacune d'entre nous. »

Le témoignage de ces sœurs bénédictines me fait penser à une lettre écrite par la comtesse Kerssenbrock, dame d'honneur de l'impératrice depuis 1916 et gouvernante des enfants de Zita. Accompagnant Zita, alors en tournée, la comtesse écrit : « Apprenant que des sœurs étaient à la Villa Saint-Joseph pour la cuisson du sirop d'érable, le premier souci de l'impératrice était [de savoir] si on leur offrait tous les repas. »

*

Il va sans dire que l'arrivée d'une famille impériale ne passe pas inaperçue. Ainsi, selon l'agence La Presse canadienne du 28 mai 1943, la famille impériale vit comme toutes les autres familles québécoises: «Ici, la cour n'existe pas et le protocole n'y est pas observé [...]», confie la comtesse Kerssenbrock au journaliste venu l'interroger. Pourtant, au cours de cette entrevue, elle annonce au journaliste la visite de l'empereur à la Villa, faisant référence à Otto. Des années plus tard, ce dernier critiquera sa mère pour l'avoir élevé comme un futur empereur.

Zita est non seulement une fervente croyante, mais également une femme très cultivée et au fait de l'actualité internationale. Toujours selon le reporter de La Presse canadienne, la salle d'attente de la Villa regorge de livres sur la politique, l'économie, la guerre ainsi que de revues d'actualité. On y trouve même le *New York Times* et le journal *La libre Autriche* aussi bien que des journaux canadiens. Aux murs sont affichées des cartes montrant l'évolution des forces alliées.

POUR LE PEUPLE D'AUTRICHE

Croyait-elle qu'Otto puisse un jour monter sur le trône? «Il y avait cette possibilité», me dit Thomas de Koninck, professeur émérite de philosophie à l'Université Laval. Son père, Charles de Koninck, a été le tuteur des enfants de Zita. «Je ne crois pas qu'il y ait eu une sorte de désir ardent de prendre le pouvoir. Ce n'était pas son genre», nuance celui qui a connu Zita alors qu'il était encore adolescent. Jean-Claude Bleau abonde dans le même sens. «Elle ne se faisait pas d'illusions.»

Quoi qu'il en soit, lors de son séjour au Québec, Zita a sillonné la province, le Canada et les États-Unis afin de prononcer des conférences sur les souffrances du peuple autrichien.

Dans une lettre datée du 23 février 1946, la comtesse Kerssenbrock écrit: «Zita a un très bon succès à Chicago, où les gens sont très généreux et on pourrait encore y rester des semaines tant y-a-t-il [sic] de couvents. Cependant, Sa Majesté doit bientôt continuer vers l'Ouest.»

Lors de ces conférences, Zita sollicitait de l'argent, des victuailles et des biens pour le peuple autrichien. «Zita a fait parvenir à l'Autriche près de 21 conteneurs de marchandises. Avant de quitter le port de Québec, tous les biens devaient transiter par la Villa Saint-Joseph», relate Jean-Claude Bleau.

Sa croisade en faveur de son peuple a attiré l'attention du président américain Roosevelt. Zita a réussi le tour de force de le convaincre que l'Autriche n'avait pas été un ennemi



« La Villa
Saint-Joseph
a été comme
un baume
sur ses années
de malheur. »



des alliés lors du conflit, mais bien un pays conquis par l'Allemagne hitlérienne. C'est ainsi que Roosevelt a intégré l'Autriche dans le fameux Plan Marshall, dont le but était de revitaliser l'économie des pays alliés économiquement déstabilisés par les années de guerre.

*

Les années passent et, en 1948, l'humble communauté Sainte-Jeanne-d'Arc doit se départir de la Villa, faute de fonds nécessaires pour l'entretenir. Les années de bonheur à Québec se terminent donc sur une frustration. Zita n'en tiendra pas rigueur aux sœurs. De toute manière, le pape Pie XII, informé des difficultés de Zita, contribuera à la recherche d'une autre demeure aux États-Unis.

En 1953, elle retourne définitivement en Europe, mais elle revient visiter le Québec jusqu'en 1969. Zita meurt vingt ans plus tard, âgée de 96 ans.

*

Alors, finalement, qui était Zita ? « Une pauvre besogneuse » ou une ancienne impératrice ? La réponse se trouve sans

doute dans ce titre conféré par l'Église catholique : « servante de Dieu ».

Les témoins que j'ai rencontrés lors de ce reportage ne doutent pas de la sanctification de Zita ni de celle de son mari, l'empereur Charles 1^{er}. Deviendront-ils un couple saint ? En attendant, le procès de béatification de Zita s'est ouvert en 2008.

Dans l'esprit de ceux et celles qui ont croisé sa route, il ne fait aucun doute que la vie de Zita représente d'ores et déjà un signe pour le Québec : un signe de l'importance de la fidélité dans le mariage et de la force que confère la foi en Dieu. ■

Yves Casgrain est un missionnaire dans l'âme, spécialiste de renom des sectes et de leurs effets. Journaliste depuis plus de vingt-cinq ans, il aime entrer en dialogue avec les athées, les indifférents et ceux qui adhèrent à une foi différente de la sienne



Les tout-petits **PLEINS DE GRÂCE**

Quétaineries vulgaires, piété de bas étage, religiosité irrationnelle ? Est-ce cela, la foi des simples ? Et qui est ce Messie, charpentier, dont les béatitudes atteignent le cœur de « mécréants » – ces croyants pas exactement comme il faut – et échappent aux docteurs de la loi ?

Les simples sont les pauvres *en* esprit, et non les pauvres *d'*esprit. C'est d'eux qu'il est dit : « Je te rends grâce, Père, d'avoir caché cela aux sages et aux puissants et de l'avoir révélé aux tout-petits. » Ce sont ceux dont le pape François souligne l'instinct pour les choses de Dieu, l'olfaction de la foi.

Un essai de **Jean-Philippe Trottier** sur la grandeur de la simplicité.



DEUX ANECDOTES

Je me souviens d'un jour d'été à l'Oratoire Saint-Joseph du mont Royal. J'étais avec un ami Français et voulais lui montrer le genre de piété populaire qui se manifestait encore au Québec, à contrecourant de la baisse de la pratique religieuse généralisée. Nous étions en bas des escaliers majestueux, plus précisément à la base de la structure de bois qui permet aux pénitents de gravir les marches à genoux.

Quel ne fut pas mon étonnement de voir se hisser péniblement une grosse bonne femme, manifestement peu habituée à ce genre d'exercice ! Mais plus encore, ce sont son apparence et son attitude qui m'ont frappé.

Elle était littéralement emballée dans des vêtements moulants aux couleurs criardes, cheveux teints, fard à gogo, sac Vuitton – sans doute faux – en bandoulière, lunettes de soleil Ray-Ban, également fausses, téléphone portable bien en vue.

Bref, je cherchais en vain la pénitente derrière cet attirail baroque.

Soudain, j'ai saisi que ce repentant bariolage ne cachait pas la pècheresse : il lui était consubstantiel. Intense, contrit, éclatant, dans une absence d'intériorité qui faisait rayonner une foi tout en chair et en mouvement. Nul doute : cette femme habitait son corps et signifiait par lui un abandon total à Dieu. Tout concourait à une pénitence confiante, vitale, qui me laissait croire que le catholicisme avait le génie de rassembler tout le réel, du plus sale au plus pur, du plus trivial au plus sublime. Qu'une icône pétaradante de bazar et qu'un Christ défiguré de douleur avaient tous les deux leur place dans cette totalité qui ne renie rien, qui transfigure tout et l'ordonne amoureusement dans l'unité.

C'est ça, la foi des simples.

Je l'ai vue aussi dans une église orthodoxe, devant l'icônostase, alors qu'un couple, le mari petit et grassouillet, la femme grande et efflanquée, se tenait debout, tout simplement. Les deux revenaient sans doute du marché, car leurs cabas usés contenaient des victuailles qui dépassaient. Un couple tout ce qu'il y a de plus ordinaire, pas beau, mari et femme engoncés dans leur trenchcoat terne, une tête emballée dans un fichu aux couleurs délavées,

C'EST À L'ÉVÊQUE SAVANT DE S'INCLINER DEVANT LA PÉNITENTE *en spandex rose.*

l'autre surmontée d'une casquette miteuse. Ils étaient dans la contemplation, avec une expression bovine et calme. J'étais fasciné. Que voyaient-ils que, malgré mes multiples efforts, je n'arrivais pas à saisir depuis tant d'années?

QUI SONT LES SIMPLES ?

J'ai un profond respect pour la foi des simples, et ce qu'ils comprennent d'un regard direct me coute, à moi, des détours intellectuels et des retours sur soi inimaginables. En fait, ils comprennent sans comprendre, un peu comme les disciples du taoïsme qui se font dire qu'il faut ne pas comprendre la Voie pour bien la comprendre (sous-entendu : si on la comprend, c'est qu'on ne la comprend pas). Paradoxe, mais paradoxe apparent seulement. Les simples aussi sont paradoxaux.

Les simples ne sont pas des simplistes, même si la transsubstantiation, la réversion des mérites, l'histoire des conciles et des dogmes leur échappent probablement. Ce sont les tout-petits dont parle Jésus Christ, les enfants, les pauvres *en esprit*. Ceux dont il est dit : « Je te rends grâce, Père, d'avoir caché cela aux sages et aux puissants et de l'avoir révélé aux tout-petits. » Ce sont ceux dont le pape François souligne l'instinct pour les choses de Dieu, l'olfaction de la foi.

On est loin ici des discours moraux et théologiques ; on est dans l'expérience directe, sans médiation de la parole réflexive : si Marie est perpétuellement vierge, c'est

comme ça ; si Jésus a marché sur les eaux, c'est aussi comme ça, tout comme il est ressuscité. Pourquoi en serait-il autrement si l'Écriture le dit noir sur blanc ? Et pourquoi douter des livres saints s'ils sont la parole de Dieu ? Dieu ne peut pas dire des choses fausses, donc il n'y a pas à douter.

On est aussi dans l'instinct, la tradition populaire, la répétition de gestes dont le sens est obscur, mais que l'on accomplit fidèlement « parce que mes parents et mes grands-parents l'ont toujours fait ». Dieu se mire, ici, dans l'eau de vaisselle, on lui voue un culte par la médiation des statues de plâtre de couleurs pastel, avec le support de mille et un colifichets bénits.

Les simples, ce sont un peu les paysans du 18^e siècle au sujet desquels Montesquieu a un mot aussi juste que savoureux lorsqu'il dit qu'il les aime, car « ils ne sont pas assez savants pour raisonner de travers ». Nos modernistes verraient là immanquablement un intolérable relent de paternalisme féodal et d'oppression. Ils ont peut-être raison, mais c'est oublier que ce ne sont pas tant les discours élaborés qui sont profonds, c'est davantage le niveau où l'on parle : une personne simple peut tout à fait atteindre une profondeur directement, sans fard ni chichis. Et c'est essentiel.

Les simples ne sont pas pour autant purs ni exempts de tout égarement. Ce sont souvent eux, par exemple, qu'on retrouve dans les jolies messes en train d'obstruer la vue en filmant la cérémonie. Ce sont eux qui, une fois scandalisés au sens biblique du terme, passent le plus

allègrement d'une tradition populaire au consumérisme, à la trivialité, voire à la violence. Mais le fond reste le même : à la foi du charbonnier répond l'athéisme du charbonnier, selon l'expression de Gustave Thibon. On est simple, on est charbonnier avec ses zones d'ombre et de lumière.

LES SIMPLES ET LES « COMPLIQUÉS »

C'est pour cela que les discours moraux et théologiques sont extrêmement utiles : ils servent en quelque sorte de garde-fous. L'évêque, pour prendre cet exemple, appartient généralement au monde savant. Sa mission est de veiller à la bonne gestion de son diocèse, à ce que la doctrine soit respectée, à ce qu'il y ait le moins d'écarts possibles. L'étymologie grecque le dit bien : *epi* (sur), *skopein* (regarder, veiller) donnent ensemble *épiscopal*. L'évêque est effectivement un surveillant.

Mais surveiller ne veut pas nécessairement dire contrôler ou brimer, même si la structure hiérarchique de l'Église catholique a souvent abouti à ce travers. Surveiller veut simplement dire être responsable, c'est-à-dire « qui répond de », « qui est garant ». L'évangéliste Luc est clair : « À quiconque beaucoup aura été donné, beaucoup sera demandé ; et de celui à qui on a confié beaucoup, on exigera davantage. »

Et quand on est garant de quelqu'un, on l'est auprès d'une autorité supérieure, l'Église et, en définitive, Dieu. Cela vaut donc pour l'évêque qui a charge d'âme. De façon plus large, c'est la même chose pour le savant et ses élèves ou, encore plus largement, pour l'élite à l'égard du peuple.

La foi des simples et celle des savants sont donc complémentaires, la première offrant pour ainsi dire le matériau brut d'une expérience directe de Dieu, et la seconde lui donnant forme, sens et direction (ce qui n'empêche nullement un savant d'avoir lui-même une expérience de Dieu, le plus connu étant sans doute saint Thomas d'Aquin). Mieux, elles sont dépendantes l'une de l'autre dans la mesure où il y a plusieurs demeures dans la maison du Père et où chacun a sa place dans le vaste édifice chrétien.

Mais je disais plus haut que la foi populaire peut fort bien s'égarer : celle des savants le peut également, et même plus que la première. Cela se comprend. Quand les moyens dont on dispose sont plus développés, la capacité de bien ou de mal en user s'en trouve, elle aussi, démultipliée. Parmi les abus, je pense au mépris à l'égard des petits (« je



Ainsi, si les grands ont pour fonction d'encadrer et de contenir les petits, ces derniers ont aussi un rôle essentiel à jouer par rapport aux seconds. Leur instinct pour les choses divines, leur côté terre à terre et peu savant les empêchent de «raisonner de travers»; ils peuvent donc très bien résister ou s'opposer aux avis ou aux comportements venant d'en haut. Très souvent, ils laissent parler leurs supérieurs et n'en font qu'à leur tête. De là vient qu'il leur arrive d'être à certains égards plus tolérants que les savants, moins encarcannés, plus libres.

Quand on a eu la chance d'être éduqué et même si la tentation est forte de se distancier du fond folklorique,

L'idée du Christ, qui est venu pour servir et non pour être servi, est du même ordre. Le Fils de Dieu se fait tout petit, il valorise l'obole de la veuve pauvre, l'espérance des scrofuleux et de la Samaritaine, il meurt dans l'ignominie sur la croix et descend même aux enfers pour repêcher les morts. En matière d'humilité, on ne peut faire plus minuscule.

26 | Le Verbe

C'EST AUSSI À L'ÉLITE D'ÊTRE AU SERVICE *du peuple.*

Le petit et le pêcheur sont les racines et la sève vitale du christianisme. Ce qui fait penser à une fleur. Son allure générale est agréable à voir, son parfum grisant, ses pétales éclatants. Ses racines, en revanche, sont invisibles et cachées, mais laides quand on déterre la plante. Il s'y attache des bouts de terre, des excréments, des parasites et toutes sortes d'organismes qui ne sentent pas forcément bon. L'idée principale ici, c'est que la fleur privée de ses pétales survit; privée de ses racines, elle meurt. Qui plus est, les pétales ne servent qu'à expliciter ce dont les racines, plus vitales, sont porteuses. Sans les secondes, que manifesteraient les premières?

Ce qui nous ramène à l'idée que le Christ ne peut se révéler que «grâce» aux petits, là où notre Père, qui est dans le secret, attend.

ÉDUCATION OU COMMUNION ?

Faut-il éduquer les simples et les sortir de leur état? Ou encore, faut-il corriger la foi populaire et la rendre plus consciente, plus complexe, plus intérieure? Dans notre monde moderne, où la formation professionnelle, la liberté et l'exercice de ses droits garantissent – en principe... – une vie épanouie et digne, la réponse est évidente. Il est effectivement irrecevable, aujourd'hui, de vouloir confiner quelqu'un à ses limites.

Mais ce que l'on gagne en progrès individuel, ne le perdrait-on pas du point de vue de la communion, c'est-à-dire sur le plan de la complémentarité et de la solidarité entre

toutes les parties du corps croyant? Dans le domaine de la foi, comment imaginer une communauté vivante où chacun se rêverait évêque ou, pour revenir à la plante, pétale?

Si tout le monde est pétale, ou prétend à ce statut, qui assumera la fonction des racines, des publicains et des pêcheurs? Et par quel moyen le Christ se manifestera-t-il alors? Et si les racines disparaissent, les pétales ne risquent-ils pas, à leur tour, de flétrir?

Finalement, l'accroissement du fossé entre riches et pauvres dans tous les pays, l'arrogance teintée de sollicitude de certaines élites, le déracinement grandissant de pans entiers de populations, toutes ces choses scandaleuses ne sont-elles pas le signe que nos modèles modernes s'essouffent et qu'il est temps de rebâtir la maison commune où l'évêque et la pulpeuse pénitente fardée ont part au même repas, à la même table?

L'évêque, ou l'élite, portant tablier, bien entendu. ■

Jean-Philippe Trottier est diplômé de la Sorbonne en philosophie ainsi que de l'Université McGill et du Conservatoire de Montréal en musique. Auteur de trois essais, dont *La profondeur divine de l'existence* (préfacé par Charles Taylor) est le plus récent, il est aussi animateur et chef d'antenne à Radio VM.

Mathieu-Élie du Précieux-Sang, petit frère de la Croix
redaction@le-verbe.com

UNE VIE D'ÉCHECS



BIENHEUREUX CHARLES DE FOUCAULD 1858 – 1916

Bienheureux Charles de qui ? Bien qu'il soit cité par le pape François, qui peut se targuer de connaître la teneur de cet homme béatifié en 2005 par Benoît XVI ? Selon le principal intéressé, Charles de Foucauld était à la fois moine et missionnaire, moine-missionnaire dans le désert du Sahara. Il voulait être un contemplatif et un missionnaire jetant les filets dans une mer encore inexplorée.

Alors que la mémoire de Charles de Foucauld commence à s'évanouir, vous me demanderez : quels miracles a-t-il faits ? Combien d'âmes a-t-il sauvées des ténèbres ? Comment se portent les peuples qu'il a évangélisés ou la communauté qu'il a fondée ?

Ma réponse sera : ce bienheureux est un antihéros.

Aucun miracle, aucune âme sauvée de son vivant de missionnaire, quelques membres du peuple auprès duquel il a œuvré ont même, aux dernières nouvelles, leur carte d'abonné de l'État islamique, et il n'a eu aucun disciple de son vivant...

Un autre paradoxe étonnant ? Dans ses notes à ses futurs petits frères, il a toujours interdit que sa communauté porte des armes dans ses couvents, et la première condition pour suivre Charles était la disposition nette à mourir martyr.

Eh bien voici : en 1916, son petit fortin était rempli à bloc d'armes pour les armées françaises, et alors qu'il est mort assassiné par un jeune Touareg musulman, on déclare qu'il est bienheureux, mais certainement pas un martyr !

Aussi, l'Écriture dit : « Quand ils traversent la vallée de la soif, ils la changent en source » (Ps 83,7). Rien de cela pour notre bienheureux, chez qui la terre du Sahara est demeurée une vallée de la soif. Ou encore : « Ils planteront des vignes et en boiront le vin » (Am 9,14).

Aucun disciple pour lui apporter la coupe bienfaisante du fruit de ses prières !

L'ABJECTION

« J'ai choisi de me tenir sur le seuil, dans la maison de mon Dieu, plutôt que d'habiter parmi les infidèles » (Ps 83,11). La traduction du « seuil » que Charles de Foucauld utilisait donnait en latin *abjectus esse*, « être dans l'abjection », une valeur que développera en large le bienheureux au cours de sa vie.

Ce petit frère du désert a choisi d'être « abject dans la maison de son Dieu », mais lui, contrairement au psalmiste, c'était pour habiter parmi les « infidèles* ». Il voulait contempler le Saint Sacrement dans une terre qui n'avait ni autel ni tabernacle du bon Dieu. Et il signait ses catéchèses préparées pour les Touaregs : *Cor Jesu Sacratissimum, adveniat regnum tuum* (Cœur très sacré de Jésus, que ton règne vienne).

Cet homme éperdument amoureux du genre humain voulait faire à tout prix communier les ignorants au Dieu qu'il adorait. Il faisait des pieds et des mains pour racheter des esclaves et combattre l'esclavage systématique, même si toutefois il recommandait à ceux qu'il côtoyait de résister à l'épreuve et de demeurer soumis à leurs maîtres. À ce sujet, il disait *non licet et vae vobis hypocritae* (littéralement « Ne licite pas ! » et « Malheur à vous, hypocrites ! »), haïssant l'iniquité, mais encore plus l'amertume qui la fomentait dans le cœur de ses contemporains.

LE RACHAT DES ÂMES

Charles de Foucauld est la preuve que l'obéissance parfaite ne produira que douceur et suavité dans l'âme de celui qui vit par elle. Il a reflété la lumière si fort dans son siècle parce qu'il ne laissait aucune prise à l'aigreur que la stérilité apparente pouvait imprégner en lui.

Il est l'exemple même du don gratuit, de l'amour sans retour envers Dieu et envers son prochain, le témoignage que la béatitude éternelle se fait selon les conditions de Dieu dans une réciprocité plus que bienveillante du Père envers l'homme, et où l'homme ne dicte pas à son Père, mais accueille toujours en disant : « Non pas ce que je veux, mais ce que tu veux ! »

EN RÉSUMÉ

Né à Strasbourg (France) le 15 septembre 1858. Orphelin à six ans, élevé de manière permissive par son oncle, puis riche héritier, Charles de Foucauld a tenté d'étancher sa soif d'éternité dans une vie dissipée avant sa conversion. Ordonné prêtre dans le diocèse de Viviers en 1901, il est assassiné dans le Sahara le 1^{er} décembre 1916.

Difficile alors pour Charles de Foucauld d'être dérangé ou scandalisé par quoi que ce soit autre que sa soif immense de racheter les âmes. L'ermite avait plusieurs défauts et il serait probablement heureux que nous le mentionnions, parce qu'il ne voulait pas qu'un petit frère prenne exemple sur de quelconques saints, de peur d'imiter leurs faiblesses et les vices de leurs contemplations.

« En vue de Dieu seul. » Rien d'autre comme Modèle Unique que Jésus Christ.

Rendons-lui hommage et disons de Charles qu'il est le « petit frère universel » dans la seule mesure où c'est l'universalité de Jésus caché dans la sainte Famille de Nazareth qui resplendit en lui et dans toute son œuvre !

* « Infidèle » étant le langage de l'époque pour désigner les non-croyants, ici les musulmans du Sahara. Charles de Foucauld utilisait ce langage.

Mathieu-Élie du Précieux-Sang est petit frère de la Croix au monastère situé à Sainte-Agnès, dans la région de Charlevoix.

Texte : David Dufresne-Denis, Simon Paré-Poupart
et Hubert Samson

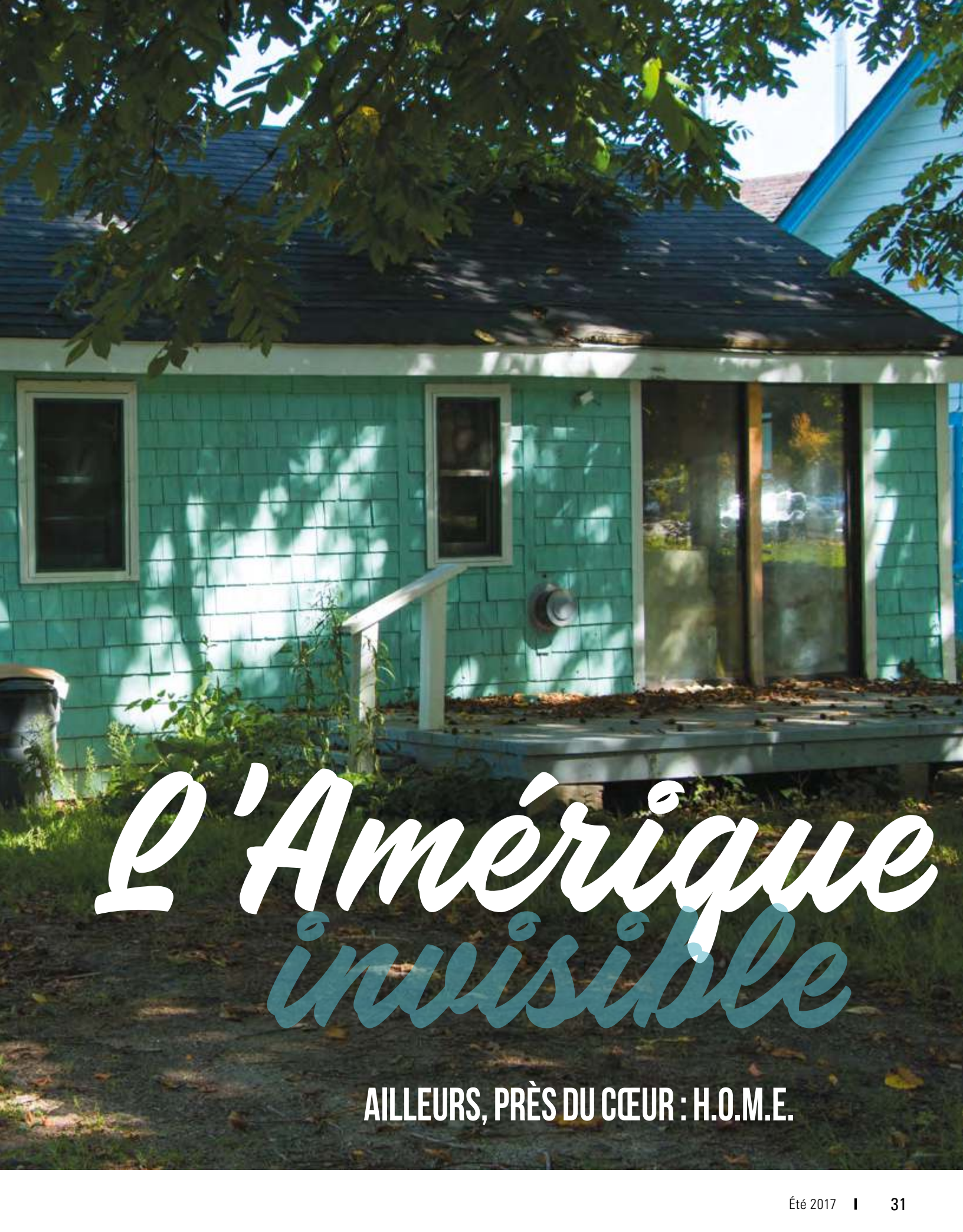
Photos : Hubert Samson
redaction@le-verbe.com

Beau soleil d'été du mois d'août, doux climat, chaud, mais pas trop humide, d'une région peu habitée, mais connue pour son tourisme. « The Vacation Land », comme le revendique chacune des plaques d'immatriculation des véhicules que l'on croise.

Pourtant, non loin des sites touristiques et des parcs naturels, dont le fameux Acadia National Park, des gens vivent en marge de ce qu'un touriste pourrait s'attendre à voir au Maine.

En arrêtant la voiture dans ce qui apparaît être un petit village, on se fait rapidement accueillir pour partager un repas... On entre dans l'une des deux seules communautés Emmaüs d'Amérique du Nord, Homeworkers Organized for More Employment (H.O.M.E.).





L'Amérique invisible

AILLEURS, PRÈS DU CŒUR : H.O.M.E.



Franchit-on un mur du temps? Où se retrouve-t-on réellement lorsqu'on quitte la très passante Acadia Road pour rejoindre la toute petite route campagnarde de School House Road? Une impression d'anachronisme?

On a bien l'impression d'être ailleurs.

Vieux bâtiments retapés, écriteaux indiquant les différents métiers artisanaux y siégeant, chemins sinueux en terre battue et objets épars laissés ici et là, sortes d'épaves faisant partie d'un décor pittoresque. On a bien l'impression d'être dans un village d'antan.

Un village dans la ville, situé dans Orland, près de Bangor, une petite ville d'importance du Maine (35 000 âmes).

Pourtant, nullement replié, le village semble être ouvert sur le monde. Les gens que l'on croise sont souriants et accueillants. Sans le savoir, on se retrouve dans quelque chose qui ressemble aux modes de vie précapitalistes dont parle Paul Ariès dans *Écologie et classes populaires*,

moment figé, presque disparu, mais porteur ici d'un sentiment de communauté qui vit au rythme du prêt de matériel, de l'entraide, de l'importance donnée à la famille et à la sacralisation du temps libre. Bref, ce que le capitalisme sauvage a réussi à détruire... ou à pervertir.

LE GRAND PROJET : AU SERVICE DES PLUS DÉMUNIS

À une époque pas si lointaine, l'abbé Pierre a atteint en France une popularité qui l'a amené à voyager partout dans le monde pour unir tous ceux qui combattaient la pauvreté et ses effets. Son but: «aider les pauvres à récupérer leur conscience d'acteur dans l'histoire de leur pays», résumait l'abbé Pierre lors d'une conférence en Italie dans les années 1980.

À l'image de saint François d'Assise, l'abbé Pierre voulait vivre les enseignements de l'Église, approfondir les dogmes écrits en les éprouvant au contact de la réalité. Cela impliquait de sortir de l'institution, même si au passage



L'Évangile de la pauvreté

Sur votre route, proclamez que le Royaume des cieux est tout proche. Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. Ne portez ni or, ni argent, ni menue monnaie dans vos ceintures, ni bâton, car l'ouvrier a droit à sa nourriture. (Mt 10,7-14 ; cf. Mc 6,6-12)

cela devait en écorcher les murs. Petit personnage aux fortes lunettes carrées, portant une toge et un béret noirs, il a pourtant su gagner une notoriété qui lui permettait de dire devant les médias – déplaisant parfois à certaines personnes à l'intérieur de l'Église – des paroles terribles, empreintes de justice.

C'est à la richesse que l'abbé Pierre s'en prenait. Paroles contre les plus puissants, les méritants, ceux qui s'opposaient aux plus démunis. «Ouvrez les yeux», criait-il dans les nombreuses conférences qu'il a données aux États-Unis dans les années 1950. Pour l'abbé Pierre, être puissant devait se traduire par une action pour aider les faibles. Pour ce faire, il ne fallait pas les cacher à notre regard.

Sa tournée aux États-Unis s'est terminée par un discours très critique sur la pauvreté. Un discours que Lucy Poulin, une des sœurs fondatrices de H.O.M.E., n'a pas manqué d'écouter: «Je suis un Français qui ne vient pas parler de la France. Je suis un curé qui ne vient pas parler d'Église. Je suis un ancien député qui ne vient pas parler de politique. Et je suis venu en Amérique pour ne pas parler de l'Amérique. Quelle bouffonnerie de parler de liberté pour des êtres humains qui sont torturés, rongés par la faim.»

SŒURS RADICALES

Aux États-Unis de l'époque de la visite de l'abbé Pierre, c'était le début de la désindustrialisation. Phénomène précurseur des villes en décroissance, comme le décrit le journaliste John Gallagher lorsqu'il parle de Détroit. C'est le début des laissés-pour-compte, du retour de la paupérisation des classes ouvrières, puisque c'est le début de la fin des Trente Glorieuses (1945-1975).

En somme, c'est la lumière qui commence à se faire sur les rebuts d'un système allant à trop vive allure.

Ce système, c'était pour plusieurs la matérialisation d'un rêve. Mais il est demeuré un rêve. Le rêve américain, aussi fort que lointain.

C'est dans ce contexte que H.O.M.E. est né.

Lucy était à l'époque une sœur carmélite, habituée à vivre sa foi de façon contemplative, recherchant Dieu dans la solitude. Cette solitude, les sœurs ont dû la quitter lorsque la fermeture d'une usine dans les années 1960 a eu pour résultat que de nombreuses femmes sont venues les voir, démunies, sans emploi. Les sœurs vivant elles-mêmes d'artisanat, elles ont décidé d'aider les arrivantes afin qu'elles s'organisent dans le but de vivre de leur travail.

Une communauté a été fondée: des travailleuses voulant vivre de leur métier.

Se rappelant les discours prononcés par l'abbé Pierre dans les années 1950 et voyant croître le nombre des démunis de la région, sœur Lucy s'est rendue à Paris et a demandé l'accréditation des communautés H.O.M.E. et St. Francis au réseau Emmaüs International.

Par la suite, séduits par l'application des préceptes évangéliques promus par l'abbé Pierre ainsi que par l'action des sœurs, nombreux sont ceux qui, croyants ou non, ont rejoint les communautés. L'une d'entre eux, Tracey Hair, expatriée d'Australie et devenue sans-abri au Maine, sans-papier, a été recueillie par sœur Lucy. Elle témoigne avec émotion que H.O.M.E. a été son seul accueil possible. Sinon, c'était l'indigence, l'exclusion.

Forte de son expérience, convaincue des pratiques et de l'enseignement d'Emmaüs, elle a rejoint ce groupe de sœurs radicales («*radical nuns*», dira-t-elle). Elle est actuellement gestionnaire de l'équipe de travail des communautés ainsi que directrice adjointe sans avoir eu comme formation autre chose que l'enseignement fondamental d'Emmaüs: donner, c'est recevoir.





LA COMMUNAUTÉ : QUAND LE RESTE S'ÉCROULE

Dans son livre à succès *Bowling Alone*, le politologue Robert D. Putnam observe que, depuis au moins deux générations, les liens sociaux entre Américains s'érodent. Ce sentiment de communauté, qu'a découvert Alexis de Tocqueville en Amérique, disparaît peu à peu. Les Américains ont quitté les clubs de quilles et ont accordé leur préférence aux jeux solitaires, analyse Putnam.

Atomisé, l'individu se retrouve seul devant le marché et ses vicissitudes. Sans communauté, sans filet social, ayant un bas salaire et ne contrôlant pas ses moyens de production, il est à la merci du marché.

On en a pour preuve la fermeture récente de la papetière de Bucksport, au Maine, qui a fait perdre 800 emplois bien rémunérés dans une région où les perspectives pour se trouver un nouveau boulot sont très limitées.

Et, à la suite de la crise de 2008, des propriétaires ont été jetés à la rue. Des familles se sont retrouvées sans logis. Le prix des loyers a augmenté. Et les subventions pour les refuges de l'État ont été coupées.

Pour plusieurs, les communautés H.O.M.E. et St. Francis sont devenues le choix évident.

H.O.M.E. ET ST. FRANCIS

Chez les différentes personnes rencontrées dans la communauté, le récit est le même : H.O.M.E. leur a sauvé la vie.

Savannah, une jeune fille au début de la vingtaine, a perdu son emploi à Portland. Elle et son conjoint Daryl, lui aussi sans emploi, ne pouvant supporter le coût d'un logement, se retrouvent sans-abri. Faute de ressources, ils aboutissent bien loin, à H.O.M.E. Là, au lieu d'être en refuge, ils logent en maison transitionnelle, une sorte de passage qui permet aux membres de la communauté d'acquiescer leur indépendance, soit en économisant à cause du bas coût du loyer, soit en achetant l'une des habitations que construit la communauté.

Mais la jeune famille va trouver bien davantage chez H.O.M.E.

Pour Savannah et Daryl, avoir un emploi devient tout de même crucial. La communauté prend la première comme artisane tisserande, et quant au second, il devient leur garagiste. La communauté leur trouve un travail qui va leur permettre de payer le logement qu'elle met à leur disposition.



H.O.M.E./EMMAÜS

«H.O.M.E. est un organisme sans but lucratif ayant pour mission de maintenir et d'améliorer la qualité de vie des personnes et des familles ayant de faibles revenus ou étant en situation d'itinérance. Dans une logique du service rendu, du droit de chacun aux ressources vitales et par le partage des responsabilités communes entre tous, le but de l'organisme est de pourvoir aux besoins en nourriture, en emploi, en hébergement, en logement et en éducation des membres de la communauté. Avec pour finalité qu'ils deviennent autosuffisants.» (*This Time*, journal de H.O.M.E.)

H.O.M.E. a aussi offert à la future maman une fondation afin de solidifier une vie déjà précaire. En ville, le couple avait des problèmes de consommation de drogue. Leur réseau comprenait de nombreux consommateurs. Leur univers a changé. Maintenant, Savannah et Daryl ont l'impression que la communauté H.O.M.E. veille sur eux. Ils se sentent chez eux.

Loin d'être déconnectée, cette façon d'aborder la problématique de l'itinérance et de la désaffiliation sociale semble être la voie à suivre. Sœur Lucy, directrice de H.O.M.E., demeure très critique à propos de l'aide gouvernementale pour les plus démunis. L'argent, explique-t-elle, va toujours à des intermédiaires, des gestionnaires et des intervenants, qui font partie des classes favorisées de la société. L'argent ne va jamais directement aux plus pauvres. H.O.M.E. essaie de prêcher par l'exemple : il faut donner aux plus déshérités les moyens qui leur ont été enlevés et ensuite leur faire confiance.

À preuve, non loin de la jonction des routes où l'on trouve H.O.M.E., on rencontre une jeune famille. En toile de fond, une ferme et un pâturage où broutent de nom-

breuses vaches et quelques chèvres. Terre vierge, paradis sur terre, on se croirait dans un lieu idyllique.

Saydie et Nathan ont quitté depuis peu la communauté H.O.M.E. Ils nous disent que jamais ils n'auraient pu aboutir dans le rêve qu'ils partagent actuellement sans le soutien de la communauté. Jamais ils n'auraient pu avoir l'argent pour contracter une hypothèque. Leur maison a été construite par d'anciens membres ainsi que par des bénévoles. Anciennement hébergés dans un refuge, ils sont maintenant propriétaires. Maintenant, ils veulent redonner.

Et à ceux voulant épouser un avenir différent, sur le flanc d'une colline, à quelques kilomètres de H.O.M.E., St. Francis, l'autre communauté Emmaüs aux États-Unis, offre une retraite pour personnes âgées. Entouré du chant des oiseaux, chacun peut vivre en communion avec la nature, paisiblement. Dans une sorte d'immersion dans un monde de zoothérapie, les pensionnaires peuvent prendre en charge des animaux en fin de vie, chacun bénéficiant des soins de l'autre.

UN CONSTAT QUI DEMEURE

Pour écrire son livre *L'Amérique pauvre*, la journaliste et militante Barbara Ehrenreich a parcouru les États-Unis en travaillant à bas salaire avec des ouvriers. Elle termine son enquête par le constat suivant : en termes de logement et de capacités de mobilisation, les États-Unis n'acceptent pas la réalité sociale qui est la leur, c'est-à-dire que la population pauvre est en état d'urgence.

C'était le constat de l'abbé Pierre lorsqu'il a commencé sa campagne contre la pauvreté et le mal-logement dans les années 1950...

*

Emmaüs International a été créé en 1971 par l'abbé Pierre. C'est un mouvement laïque de solidarité active contre la pauvreté et l'exclusion. Il réunit 350 associations dans 37 pays répartis sur quatre continents.

Cette année, nous rendons hommage à Henry Gouès, dit l'abbé Pierre. Le 22 janvier de cette année, dix ans nous séparaient de son départ. ■



En complément à cet article, vous pouvez visionner le reportage vidéo sur www.le-verbe.com.



Patrick Ducharme
patrick.ducharme@le-verbe.com



LA VOIX DES SANS-PARTS

RENCONTRE AVEC ALAIN DENEAULT

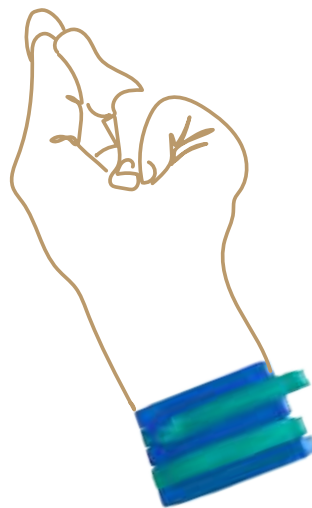
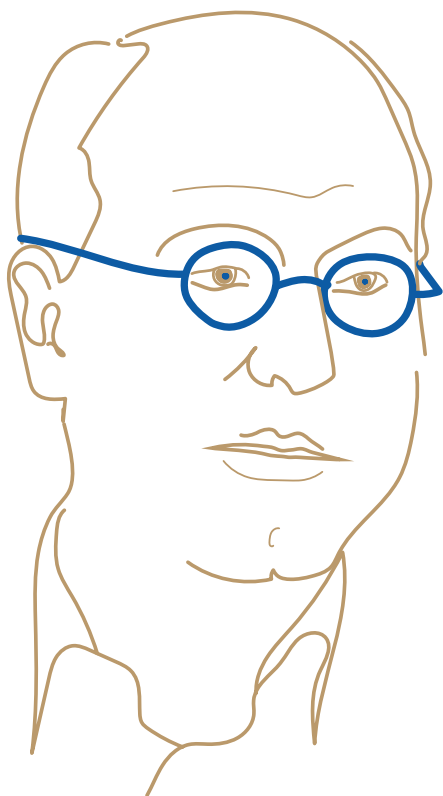
DIFFICILE DE PRÉSENTER BRIÈVEMENT CE PHILOSOPHE ET ESSAYISTE. IL SE BAT DEPUIS PLUSIEURS ANNÉES CONTRE CE QU'IL APPELLE L'OLIGARCHIE, CEUX QUI DOMINENT LE MONDE : LES EMPIRES MINIERES, LES MULTINATIONALES CUPIDES OU ENCORE LES POLITIQUES MÉDIOCRES. LES OUVRAGES DE CET AUTEUR PROLIFIQUE PASSIONNENT OU DÉRANGENT. ON NE PEUT PLUS L'IGNORER.

J'attendais dans un café de la rue Saint-Jean, dans le Vieux-Québec. Je vois l'homme arriver juste à l'heure, tout sourire, me demandant de mes nouvelles avec sa gentillesse habituelle. Vous devez tout d'abord savoir que ce penseur est d'une générosité inspirante.

Il arrivait tout juste d'une entrevue à la radio, et nous nous rencontrions avant deux conférences qu'il devait donner plus tard dans la journée. Sans parler de ses présences au Salon du livre, avant de repartir illico à Montréal. Encore sous l'effet du décalage horaire, il maintient le rythme hallucinant qu'il a amorcé en France au cours des derniers mois, enchaînant conférences, entrevues et apparitions sur les plateaux.

Je dis qu'il maintient le rythme ; je me demande encore comment cet homme fait pour avancer contre le courant, celui de la masse indifférente et celui des oligarques qu'il combat sans cesse. Je l'ai connu au département de sociologie où j'étudiais, tout juste avant la parution de *Noir Canada* (Écosociété), une recherche colossale sur les méfaits des minières canadiennes sur le continent africain. La parution de ce livre entrainera à lui et à ses éditeurs des poursuites de 11 millions de dollars. De quoi en faire abandonner plusieurs. Pas lui.

Le voici encore, presque 10 ans plus tard, avec en poche un nouveau brulot, *De quoi Total est-elle la somme* (Écosociété), son 11^e livre. Un camouflet au néolibéralisme mondialisé.



LE METTEUR EN SCÈNE DE LA COLÈRE

Alain Deneault est un essayiste autonome, sans patron. Il a enseigné un peu. Puis récemment un marathon d'écriture. Ensuite? On verra bien. Une vie dans les valises, avec la dysrythmie que lègue habituellement la précarité. N'est-ce pas cher payé pour la liberté?

«Mon travail n'est pas une profession ou une fonction. Ça paraît présomptueux, mais il s'inscrit dans des convictions, alors c'est une vocation. Ça consiste à s'oublier beaucoup. Je m'essaie à produire une voix collective. Quand je parle, ce n'est pas moi, c'est une voix collective que je mets en scène.»

Ce qui nourrit la vocation d'Alain Deneault, c'est le citoyen en puissance. Nulle part on ne parle aux gens en tant que citoyens. Que des masses de spectateurs et de consommateurs: «Je m'essaie à donner de la consistance à ces voix qui demandent à naître.»

Se battre, sans cesse, avec véhémence. Parce que le devoir le commande. Mais il pourrait abandonner et personne ne lui en voudrait, car il a donné. Il a même déjà proclamé que son rêve était de ne plus avoir besoin de parler des paradis fiscaux parce que les groupes sociaux et citoyens le feraient à sa place. S'arrêter et devenir autre chose, n'importe quoi, boulanger, simple enseignant dans un collège, avec une sécurité d'emploi, pourquoi pas?

Mais non. Incapable.

Ce n'est pas lui qui commande: «S'investir dans ce travail a comme condition la possibilité du découragement. C'est parce qu'un problème est trop gros, monumental, qu'on s'engage politiquement. Si l'on pense de manière technique, en fonction de la solution applicable, on ne fait pas de politique. On n'écrit pas de livres, on n'est pas dans un mouvement social. Écrire un livre suppose de l'espoir et du découragement. Il y a un désespoir qui est moteur.»

Une utopie désespérée? «C'est le pari pascalien en politique. Nous ne savons pas où nous mèneront nos actes, mais nous savons que nous allons quelque part à un point que nous découvrirons. Nous n'avons pas toujours l'imagination requise pour savoir où nous conduisent nos actes. Une politique de gauche est une politique qui ne sait pas où elle va. Elle sait en tout cas qu'elle ne va pas où nous mène le régime idéologique, c'est-à-dire dans le mur, vers la catastrophe.»

UNE QUESTION QU'IL NE FAUT PLUS POSER...

Ceux qui ont déjà entendu Alain Deneault faire un discours ont tout de suite été happés par son flegme et sa puissante érudition. Mais il ne cherche pas à enjoliver les choses. À ceux qui sont habitués à l'Histoire officielle, ça peut donner le vertige. Mais n'allez pas lui demander...

«“Oui, mais qu'est-ce qu'on peut faire?” Cette question-là, j'en ai soupé! Je ne conçois pas qu'après des décennies de discours apocalyptiques sur les changements climatiques,



sur l'État social qui s'écroule, sur les déserts qui avancent et les glaciers qui reculent, sur les exécutifs politiques qui se trouvent dirigés par des psychopathes, etc., bref, je ne conçois pas qu'on se présente publiquement devant les siens en disant "qu'est-ce qu'on peut faire?" sur un plan statique.»

C'est le côté attentiste, trahissant une certaine médiocrité, qui irrite Alain Deneault. Nous sommes bombardés d'information-spectacle. Nos propres existences sont le théâtre des injustices, des politiciens corrompus ou des absurdités d'un monde violent. Et malgré tout, même si on sait quoi faire (s'impliquer, dénoncer, réfléchir, bloquer, se rassembler...), on sombre dans le cocooning nihiliste.

Si je stagne devant ma télé, m'empiffrant de pizzas surgelées, me convainquant que je ne peux rien, qu'est-ce que je peux faire? Eh bien! justement, répondra Deneault: rien.

Voilà, qu'on se le tienne pour dit.

Prochaine question?

LE PRÊCHIPRÊCHA N'EXISTE PAS

Comme je l'ai mentionné, il est constamment demandé. La nomenclature qu'il m'en fait, ou un simple parcours de la toile, c'est impressionnant. Les syndicats, les revues militantes, les librairies indépendantes, les plateaux de télé avec un animateur gauchiste... N'est-ce pas prêcher auprès des convertis?

«Je n'aime pas cette expression. J'inverse le rapport. C'est parce qu'on prêche qu'il y a des convertis. J'ai lu Camus, Marx, Freud, Marcuse, Simmel et d'autres. Il y a toutes sortes de discours dont on a oublié les auteurs; un discours enflammé lors d'une manifestation quand on a 18 ans, on l'a peut-être oublié, mais il en reste une trace. Il nous façonne.»

Décidément, plusieurs auteurs l'ont marqué, et il me cite Deleuze, démontrant du coup ce qu'il essaie de m'expliquer: ce qu'il appelle le coefficient de différence, c'est que, chaque fois que l'on fait un discours, qu'on le répète, qu'on tente le coup, on arrive peut-être à convaincre une, deux, dix personnes de plus... Qui sait?

Est-ce qu'on va chercher ceux qu'Ionesco appelait les rhinocéros? Ceux qui sont sur le point, *oups!* de basculer. Et ces gens, même s'ils sont conquis d'avance, sont peut-être à la recherche du vocabulaire pour illustrer leur colère, d'où le citoyen en devenir.

C'étaient d'abord les compagnies minières (*Paradis sous terre*, Écosociété), puis les paradis fiscaux (notamment *La filière canadienne* ou *Une escroquerie légalisée*, aussi chez Écosociété). Sans oublier *Gouvernance*, en lice pour le Prix du gouverneur général. Mais avec son nouvel ouvrage, Alain Deneault veut déboulonner les multinationales. Autrement dit, il veut amener sur la table les sujets dont personne ne parle à ce moment-là.

Bon, ma question avait certes quelque chose de provocateur, strictement pour alimenter la réflexion, mais des cliques qui se confortent entre elles, Alain Deneault n'y croit pas. Et en m'expliquant tout ça, on comprend sa conviction, au point où il s'emploie à me convaincre avec cette thèse qu'il ne veut pas qu'on oublie, justement: «La croissance continue est un fantasme et un cauchemar en même temps, et il arrivera un temps où ce mensonge idéologique de la croissance et du capitalisme sera si évident, parce que ça va craquer de partout, que l'on va rire quand Alain Dubuc viendra nous parler. Ce jour-là, il faudra qu'une masse critique de gens soit intellectuellement outillée.

«Qu'on ne se dise pas: qu'est-ce qu'on peut faire? Qu'on soit capable de faire des pratiques liées à l'entraide, à la solidarité, à la rareté, pour éviter que les fascistes prennent la place, parce qu'eux aussi attendent la crise. La crise doit être vue comme le moment d'imposer ces concepts.»

FAIRE CE QU'IL FAUT POUR NE PAS PLAIRE

Un penseur libre, critique, anarchiste. Ce n'est pas vrai que c'est populaire, au sens commun du terme. Oui, on achète ses livres: d'ailleurs, *La médiocratie* (Lux) a atteint les 35 000 exemplaires en France. C'est énorme. Mais ce n'est pas si simple.

Si Alain Deneault condamne, c'est que certains ne veulent pas que tout ça soit mentionné. Bref, on l'admire ou on le déteste. Mais le rejet se fait en sous-main, dans les coulisses: «La confrontation d'idées n'est pas au goût du jour. On débat peu. On agit en parallèle. Cela dit, d'une manière mesquine, ceux qui s'opposent aux penseurs engagés sont précisément ceux qui apposent l'étiquette d'engagé. C'est rare que quelqu'un se dise engagé. Pourquoi le consultant du ministère des Finances n'est-il pas dit engagé? Cette étiquette suppose bien quelque chose, elle vise à la mar-

ginalisation. Et l'engagé, c'est précisément celui que l'on n'engagera pas.»

Autrement dit, ce ne sont plus les minières, les oligarques financiers, les politiciens ou autres représentants autoritaires qui s'opposent à Alain Deneault. Pas nécessaire: les institutions universitaires ou médiatiques, avec leurs cadres et leurs têtes fortes, s'en chargent à la source. On ne veut pas lui donner de tribune permanente. Dans le fond, la poursuite de Barrick Gold en 2008 n'était qu'un étrange laïus.

«Ce qui est fascinant dans la médiocratie, c'est que très souvent, ceux qui croient le plus au pouvoir des institutions sont ceux que les institutions vont refouler. Des chercheurs, des journalistes, des professeurs, des artistes, ceux-là voient le potentiel de l'institution, mais ils seront refoulés parce qu'ils ne jouent pas le jeu, on les dit engagés, c'est-à-dire non engageables. Donc, ces institutions tuent la vocation. Il y a un rejet sur un mode structurel. Très souvent, j'ai vu des gens dans des processus d'embauche être rejetés au profit de rien: à l'université, on va abolir des postes plutôt que d'embaucher quelqu'un qui échappe à ces formes de complaisance que suppose l'engagement sur le mode professionnel. On préfère rien à quelqu'un.»

Il me répète cela depuis des années. Dans les corridors, certains chuchotent dans son dos, probablement. Il s'en fiche.

ET ALORS, MAINTENANT ?

Alors, il ne lui reste plus qu'à courir les contrats temporaires... Alain Deneault ne sait pas trop où il s'en va, mais le destin du philosophe intègre, n'est-ce pas justement cela? Éviter les réponses toutes faites, les recettes techniques ou le langage de la procédure. Ne pas connaître le thème du prochain écrit, la nature du prochain combat. Ne pas trop savoir non plus où l'on sera dans trois ou quatre mois, de quel côté de l'océan, ni avec quel type de revenu, que l'on devine modeste.

J'apprenais à rédiger ma maîtrise en sociologie, maladroitement, il y a 10 ans, et Alain Deneault apprenait à me diriger, à tâtons, sans trop savoir où ça nous mènerait tous les deux. Je peux dire sans hésitation que je ne serais pas devenu l'enseignant et le chroniqueur que je suis aujourd'hui sans Alain Deneault. Être fier de ce que l'on fait, et tant qu'à y être, le faire pour le mieux.

Mais somme toute, lui n'a pas changé. Toujours aussi authentique. Pugnace. Mu par une ténacité rare. Une sorte de génie situé quelque part entre l'intuition et la conviction. ■



AVEC DES AMIS COMME ÇA...

Qui ne connaît pas l'histoire biblique de Job (voir le texte en p. 6), cet homme à qui la vie sourit? Pourtant, au-dessus de sa tête, Dieu et Satan tiennent un pari: le premier gage que, même s'il laisse le second anéantir la vie de ce mortel, le pauvre homme continuera à le bénir. Le dramaturge Fabrice Hadjadj a repris ce texte pour en faire une fable contemporaine. Myriam (metteur en scène) et Michaël (acteur) présentent donc ici la pièce de théâtre *Job ou la torture par les amis*, jouée cet automne par la troupe des Joyeux fracturés.

«Tu es là, dont le silence s'élève au-dessus de leurs voix.» *Job ou la torture par les amis* est la quête poignante d'un homme qui, après avoir tout perdu, cherche un sens à la souffrance, un sens à son existence même.

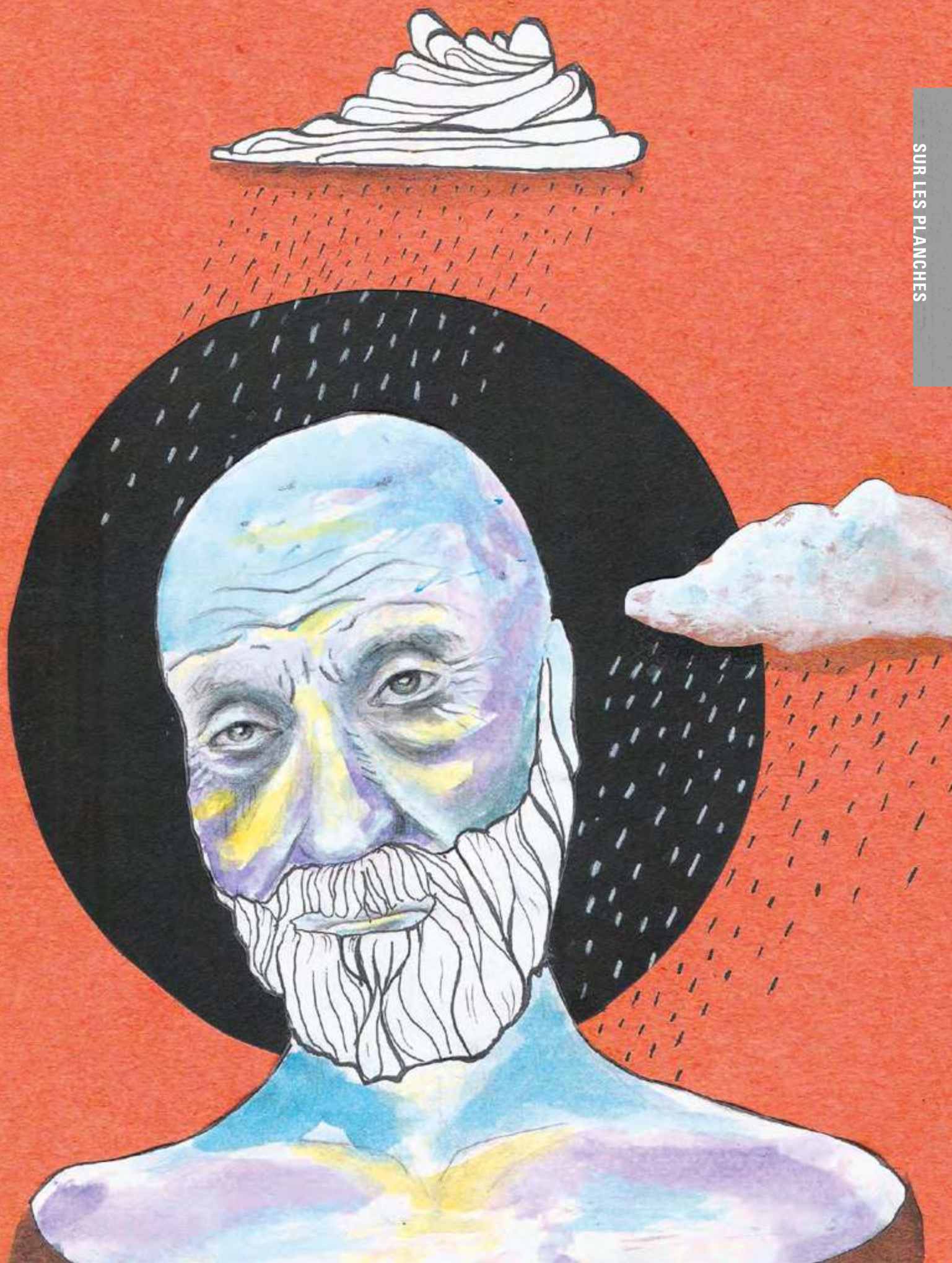
C'est un Job défiguré, pauvre et affaibli que l'on retrouve au crépuscule de sa vie. Dans le dénuement le plus complet s'éveille la soif d'un accueil inconditionnel, d'une véritable présence. À travers cette déchirure, l'auteur Fabrice Hadjadj enfante un Job paradoxal qui semble incarner le héros et son contraire.

Mais avant d'aller plus loin dans l'exploration du personnage de Job, arrêtons-nous un instant sur les deux faces de cette pièce... de théâtre.

PILE TOMBÉ DU CIEL: LE HÉROS

Un héros, c'est ce reflet romanesque sous nos yeux d'enfants émerveillés. Un héros, c'est le papy qui trouve tous les cocos de Pâques et qui nous les donne. Un héros, c'est aussi et surtout le type qui a son destin bien en main, qui contrôle la situation et qui sait que les difficultés glissent sur son dos comme l'eau sur le canard.

Voici Éliphas, héros qui vole au secours de son ami Job souffrant. D'un optimisme dictatorial, il lui impose de voir le bon côté des choses: les autres ne sont qu'atomes diffus et les afflictions ne sont qu'illusion! Autant se sacrifier sur l'autel de la paix intérieure. Froidement, se replier encore et encore sur soi-même jusqu'à s'en casser



tous les os. Relativisons-nous donc dans une nuée universelle et nous serons ces héros au pied de nez impitoyable face à cette chose insignifiante qu'est la vie.

Mais Job questionne : «Comment me détacherai-je de cette vie sans devenir complice de la mort?» Et encore : «Sans moi, qu'aurais-je à tourner vers l'autre?»

FACE CONTRE TERRE : L'ANTIHEROS

Un antihéros inspire pitié ou mépris, mais sans plus.

Voici Bildad, le frère de Job. Nous nous y voyons à notre pire, semblant ne jamais pouvoir nous en sortir. Dans une vie qui n'existe que pour dénoncer le mal, celui qui se vautre avec délices dans la saleté humaine ne vit plus...

Il survit.

Alors que le héros a la certitude du triomphe, l'antihéros croule, coule tout doucement jusqu'au fond du nœud coulant. Sa vie est morne, monotone, monochrome.

Il subit.

Mais voici que Bildad se dresse contre un sort scabreux qu'il n'a jamais demandé : cette malheureuse naissance qu'il a reçue comme un cadeau empoisonné. Puisque les héros ont leur destin bien en main, les antihéros se laissent passivement conduire par le licou du destin.

Comme de bonnes brebis destinées à l'abattoir dès la naissance, elles sont nées sous les signes de la fatalité et du désespoir. Dans ce contexte, nul espoir n'est permis. Rien qu'un fatalisme vociférant à pleine voix contre le vide, contre un Dieu mauvais, d'autant plus effrayant qu'il brille par son inexplicable absence.

Voici les fleurons glorieux de l'antihéros au sommet de son art. Voici la preuve que Dieu, l'homme et le monde ne sont que de pauvres ratés ? Peut-être...

Mais Job de répondre à son frère : «Tu dis que le monde est mauvais ; et moi, je dis que le mal est dans le monde.»

Et si nous allions jusqu'au bout ? Si nous acceptions que le véritable héros ne soit ni ce personnage mentionné plus haut ni cet antihéros cité bien bas ?

JOB, UN ÊTRE HUMAIN FACE À L'HUMAIN

«Offrir son visage à nu par-delà tous les masques tombés...»

Job n'est ni antihéros ni héros. Il est toi et moi.

À première vue ne paraît qu'une triste et banale humanité : un père qui perd ses enfants, ironie des maux, un homme trompé et délaissé par son épouse, un patron injustement accusé de maltraiter ses stagiaires et déposé de son entreprise...

Mais c'est par-delà le surhumain et l'inhumain que nous trouvons l'humain. Dans ce visage, nous reconnaissons nos propres faiblesses. Sous nos yeux effarés, Job s'expose dans un silence audacieux qui hurle sans détour la misère de l'homme.

Notre pitié fait place à la compassion.

Nous voulons chercher avec lui, être présents à ses côtés, lui prendre la main, tout simplement.

En ce moment, par-delà les masques tombés, notre présence à celui qui souffre se fait offrande. De la main tendue au regard bienveillant, nous incarnons une qualité de présence qui nous a été donnée à l'origine, que nous ne pouvons posséder. Nous sommes à l'image d'une Présence aimante qui ne nous manquerait pas autant si nous n'avions été créés pour elle.

«Comment le mal nous ferait-il si mal si nous n'avions d'abord entendu la promesse du bien ? Comment, demande Job, la mort de l'enfant nous serait-elle si monstrueuse si nous n'avions d'abord goûté la merveille de sa vie ?»

L'envers de la trame, le revers du drame, dévoile la présence de Dieu en chacun de nous. Dans une confiance inébranlable, Job plonge jusqu'aux abîmes de son humanité pour se redresser dans des hauteurs vertigineuses.

Il choisit librement de croire en ce Dieu qui a vaincu la mort. En ce Dieu aimant, qui nous veut heureux. ■

Myriam Bourget est metteur en scène de la pièce *Job ou la torture par les amis*, du philosophe et dramaturge Fabrice Hadjadj. Elle a participé, en 2014, à la présentation de la pièce *La boutique de l'orfèvre*, de Karol Wojtyła.

Michaël Wagner tient le rôle de Satan dans *Job ou la torture par les amis*.



Pèlerinage Israël & Jordanie

« AU PAYS DE LA BIBLE »

DU 10 AU 22 NOVEMBRE 2017

ACCOMPAGNÉ PAR MGR PIERRE BLANCHARD



CONTACTEZ-NOUS POUR PLUS D'INFORMATIONS
Sans frais: 1-844-485-7965 • info@spiritours.com • www.spiritours.com

Nouveau livre de Jacques Gauthier



Vous retrouverez dans cet ouvrage pédagogique et spirituel les chroniques de Jacques Gauthier parues dans *Le Verbe*. Il aborde les thèmes majeurs de la prière chrétienne: Pourquoi et comment prier, les obstacles à la prière, prier avec son corps, la prière contemplative, la célébration liturgique, l'Eucharistie, la prière en couple ou en famille. Les exercices pratiques et les différentes prières proposées

tout au long de ce guide aideront chacun à faire de la prière une expérience de vie et un chemin à parcourir jour après jour.

La prière chrétienne. Guide pratique.

(Collection Les clés du sacré),

Paris, Presses de la Renaissance, 324 pages, 2017.

22,95 \$



École de Dieu **VERITAS**

AVEC LES MISSIONNAIRES DE L'ÉVANGILE

L'école VERITAS c'est donner une année de sa vie pour Dieu: une année pour étudier, prier, discerner et s'engager.

De septembre à juin, l'école rassemble des jeunes hommes de 18 à 35 ans qui veulent recevoir une solide formation chrétienne fondamentale: catéchétique et spirituelle, philosophique et théologique, communautaire et missionnaire.

INFORMATIONS ET INSCRIPTIONS:

MISSIO.EVANGILE@GMAIL.COM

WWW.ECOLEVERITAS.BLOGSPOT.CA

A detailed still life painting of a bouquet of flowers and insects on a dark background. The bouquet includes a large pink rose, a yellow poppy, a red and white striped tulip, and a red and white striped lily. There are also smaller blue and white flowers, a dragonfly, and a butterfly. The background is dark and textured, with some green leaves visible on the left.

La liturgie des corps

Dans la caresse,
rencontrer Dieu

« Tobie se leva du lit et dit à Sarra : "Lève-toi, mon épouse ! Il faut prier tous deux [...]." Ils se mirent à prier pour obtenir d'être protégés [...]. Ils dirent de concert : "Amen, amen !" et ils se couchèrent pour la nuit » (Tb 8,4-5.8-9).

Est-ce un sacrilège pour certains époux chrétiens de penser que l'union conjugale peut se transformer en une prière ? Que dans l'union des corps il y a davantage que leurs deux personnes ? Est-ce tout au plus un beau vœu pieux ? Enfin... qui pense vraiment à Dieu dans l'intensité d'un tel moment ?

Or, l'Église nous invite à voir réellement dans l'union conjugale un acte liturgique, rien de moins que *la célébration d'un mystère et un service rendu à Dieu* ! Comment dès lors, à l'instar de Tobie et Sarra, accompagner la sexualité par la prière ?

À LA RENCONTRE DE L'AUTRE

On ne s'en douterait pas, mais le texte le plus profond que l'Église nous invite à méditer pour comprendre la sainteté de l'union sexuelle est l'épître aux Éphésiens. Dans celle-ci, saint Paul exhorte les maris à « aimer leurs femmes comme leur propre corps. Celui qui aime sa femme s'aime lui-même » (Ép 5,28). Dans l'union des corps, les époux en viennent à former, nous disait déjà la Genèse, « une seule chair ». Tout en restant *deux personnes distinctes*, les époux deviennent *un dans l'amour*.

L'amour fait que les époux font maintenant partie l'un de l'autre. Je retrouve l'autre en moi, même quand il n'est pas là, et je me retrouve dans l'autre, comme un prolongement de moi. Dans l'union, je touche, j'embrasse, je serre le corps de l'autre, qui dans cet instant m'appartient « comme mon propre corps », et dont seul l'autre en même temps est le maître.

Seul l'autre peut ainsi m'abandonner son corps. Et l'accueil de ce don permet au don de croître encore et encore. Loin de perdre leur liberté, les époux la retrouvent comme agrandie, enrichie de l'amour et du don de l'autre.



Du coup, la liberté devient la source d'un don plus grand encore (*Théologie du corps* [TDC] 17, 4-6).

Un don débordant, mystérieux, et source de nouvelles vies ! C'est ce à quoi Dieu avait destiné le mariage à l'origine et c'est la raison pour laquelle *l'union des corps, lorsqu'elle est exprimée en vérité, a une valeur liturgique*.

L'union des corps est véritablement cette «réalité sacrée et sacramentelle» (TDC 117b, 2) que décrit Jean-Paul II parce qu'elle est la *source* et le *sommet* de l'amour conjugal. C'est sur le langage du corps que se construit le sacrement du mariage. Le véritable acte qui scelle le mariage est cette union des corps, dont la liturgie est l'expression orale. Ce que permet l'échange public des consentements est de vivre ce langage du corps dans sa pleine vérité.

En résumé, le sacrement du mariage est le sacrement de l'union dans la chair... libre, totale, inconditionnelle et féconde. Dit autrement, pour l'Église, *l'union sexuelle est un sacrement* !

Par le langage du corps, la liturgie célébrée au jour du mariage devient un texte réellement incarné au quotidien. Alors qu'on oppose habituellement corps et spiritualité, Jean-Paul II nous dit que tous les actes qui imprègnent le quotidien, les marques physiques d'amour, et au sommet l'union des corps, «forment la *spiritualité* du mariage» (TDC 117b, 3). C'est ce que Jean-Paul II entend chaque fois qu'il parle du «langage du corps».

À LA RENCONTRE DU TOUT-AUTRE

Ce même texte d'Éphésiens 5 nous révèle la dimension «mystique» du langage du corps. Cette union dans une seule chair touche à un «grand mystère», celui du mariage entre le Christ et l'Église. Le langage du corps, qui est donné comme une tâche aux époux, s'enracine dans l'amour du Christ pour son Église.

La Trinité est donc présente dans le quotidien des époux et chaque fois qu'ils s'unissent. Le Christ lui-même assure son amour aux époux, il leur donne son Esprit afin qu'ils puissent s'aimer comme lui et faire monter leurs louanges vers le Père, qui est la source de leur propre vie et de leur fécondité.

Notre attention n'est peut-être pas tournée vers Dieu lorsque nous nous unissons sexuellement, et mieux vaut d'ailleurs s'abandonner à l'autre et concentrer tout notre désir vers lui. Mais que nous en soyons conscients ou non, nous y allons à la rencontre de Dieu, qui est source de toute vie et de tout amour. Il ne s'agit pas d'*élever* la sexualité à l'ordre spirituel, mais plutôt de reconnaître Dieu qui s'y *abaisse* ! Il suffit, après s'être unis dans le plaisir, de s'arrêter pour reconnaître que Dieu est là ! Et qu'en tant qu'époux nous ne sommes pas nous-mêmes la source de l'amour.

Le *don de soi* est l'élément clé de cette maturation spirituelle de la sexualité. De manière humble et toute simple... ce que nous apportons dans l'union sexuelle n'est rien de plus – et rien de moins – que nos deux êtres, et non un «idéal» imposé par la culture. La voie de la sainteté dans la sexualité est une voie de petitesse et d'humilité. Elle est à l'opposé de cette pression culturelle insidieuse qui juge la valeur de l'acte sexuel à l'intensité du plaisir.

Humilité ne s'oppose toutefois pas à passion, ardeur ou dévouement !

L'invitation de saint Paul à aimer sa femme comme son propre corps est une invitation à me décentrer de mon propre plaisir pour rendre à l'autre et à son corps toute la dévotion méritée. Le fruit d'une telle attitude est une réelle joie, empreinte de paix, et plus durable que le plaisir, aussi intense puisse-t-il être.

La joie la plus profonde que peuvent vivre l'homme et la femme dans l'union sexuelle est celle de se posséder et de devenir un don pour l'autre (TDC 58, 7).

Le fruit d'une sexualité spirituellement murie est un abandon confiant dans les mains de Dieu. L'union sexuelle vécue dans la docilité à l'Amour et qui se conclut dans la reconnaissance et la louange est peut-être la forme la plus priante que peut prendre la sexualité des époux. À ce moment, l'union des corps atteint «une profondeur, une simplicité et une beauté jusqu'alors inconnues» (TDC 117b, 5).

Dans l'union des corps, nous dit Jean-Paul II, «l'homme et la femme vont à la rencontre du grand mystère» (TDC 117b, 6). Ils sont appelés à transférer la lumière de ce mystère dans le langage quotidien de l'amour, et ainsi faire de leur vie une liturgie ! ■

L'APPROCHE AVIVIA



Simplifier le processus d'achat de vos armoires de cuisine tout en vous permettant de participer à votre projet : voilà notre approche.

- Armoires en kit, assemblées ou non, de la largeur précise dont vous avez besoin
- Installez-les vous-même ou laissez notre équipe le faire pour vous
- Visualisez nos produits et nos prix en ligne et planifiez votre budget à votre rythme, selon vos besoins
- Convient tant aux clients résidentiels qu'aux promoteurs immobiliers

Des options écologiques, une qualité toute québécoise et un accompagnement personnalisé : visitez notre site web afin de découvrir l'approche Avivia.



MAGASINEZ VOS ARMOIRES
DE CUISINE EN LIGNE SUR

AVIVIA.CA



418 365-7821

Armoires AVIVIA

20, route Goulet
Saint-Séverin (Québec) G0X 2B0

DANTE ALIGHIERI

LA DIVINE COMÉDIE

TRADUCTION DE H. LONGON (1986), PRÉSENTÉE PAR SHAWN PARADIS



La contemplation des mystères divins nous fait goûter Dieu et remplit nos cœurs d'amour et de joie. «Goutez et voyez comme est bon le Seigneur!» (Ps 33). Quel meilleur moyen de contempler Dieu ici-bas qu'en se nourrissant du pain de la poésie de l'un de ses plus grands chantres !

L'âme vit surtout en se nourrissant des mystères de la foi, comme le corps par la nourriture corporelle. Vivre des mystères de la foi par la contemplation, c'est déjà comme vivre le ciel sur la terre, nous disent les mystiques.

La foi, dans la multiplicité de ses éléments, est la plus parfaite représentation de l'unité trinitaire de Dieu en ce bas monde. Or, Dante Alighieri est l'un des rares poètes, sinon le seul, à si bien dépeindre les ineffables réalités célestes et ainsi à embraser les cœurs de ceux qui s'abreuvent à ses divines paroles.

Terminée en 1321, un an avant la mort de Dante, *La divine comédie* est un long poème allégorique, divisé en trois parties («Enfer», «Purgatoire» et «Paradis»). Chacune est composée de 33 chants qui mettent en scène l'itinéraire spirituel de Dante à travers les continents invisibles de l'enfer et du purgatoire, conduisant finalement au paradis.

Converti d'une vie de débauche au milieu de sa vie, Dante cherche par son œuvre à convertir les intelligences et les cœurs par la puissance du beau. Que ce soit par la terreur qu'inspirent ses descriptions épiques de l'enfer, ou par ses portraits sublimes des anges, des saints ou de la Trinité, l'auteur cherche ultimement à accroître notre foi, notre espérance et notre charité.

Voici quelques-unes des plus belles pages de *La divine comédie*.



PARADIS (CHANT 1) SUR L'ORDRE DE L'UNIVERS

Un ordre mutuel
Joint tout dans l'univers ; et cet ordre immortel
Est la forme qui rend le monde à Dieu semblable.

En lui se laissent voir à l'être raisonnable
Les vestiges de l'Être infini, centre, roi,
Fin où tout va selon l'universelle loi.

Dans l'ordre que je dis, tout être a sa tendance,
Diverse pour chacun selon que son essence
L'approche ou plus ou moins du principe premier.

Chacun a donc son port et chacun son sentier
Sur le vaste océan de l'être ; et la nature
Vers le but par l'instinct guide la créature.

Par cet instinct, le feu vers la lune est porté,
Par lui, de tout vivant le cœur est agité,
Par lui, tu vois la terre unie et ramassée.

Ce n'est pas seulement aux êtres sans pensée
Que vise l'arc divin ; il atteint encore plus
Ceux qui d'intelligence et d'amour sont pourvus.

Ce Dieu, qui règle tout, à la sphère première
A donné le repos joyeux dans la lumière,
Tandis qu'impétueux tourne le second ciel.

Vers elle, où nous appelle un décret éternel,
Nous sommes décochés par cet arc infaillible
Dont la direction a notre bien pour cible.

Il est vrai, comme on voit souvent à l'idéal,
Que l'art a poursuivi, l'œuvre répondre mal
Parce que la matière était sourde et rebelle,

Parfois s'écarte aussi de sa route si belle
L'être créé qui peut librement détourner
L'élan que vers le bien Dieu daigna lui donner ;

Et, comme on voit le feu descendre d'un nuage,
Nous tombons, du plaisir quand la flatteuse image
Vers la terre a courbé notre instinct primitif

PURGATOIRE (CHANT 15) SUR L'AMOUR

Virgile : « Vos désirs n'ont jamais d'autre objet
que ces biens-là qu'amoindrit le partage,
Le soufflet de l'envie attise vos soupirs.

Mais si l'amour de la sphère suprême
Tournait en haut l'élan de vos désirs,
Vous n'aurez plus au cœur la crainte d'un consort.

Car, d'autant plus on dit nôtre, là-haut,
Et d'autant plus chacun s'y trouve riche
Et plus l'amour est ardent en ce cloître [...] »

Dante : « Comment se peut-il qu'un avoir morcelé
Entre plusieurs tenant, les rendre tous plus riches
Que si de peu de gens il était possédé ? »

Virgile : « Parce que tu rapportes,
Et toujours, ta pensée aux choses de la terre,
Tu ne vois que ténèbres en la clarté du vrai.

Cet infini, cet ineffable Bien
Qui est là-haut, vole à l'amour, ainsi,
Qu'un rayon de soleil vole à un corps brillant :

Plus il trouve l'ardeur, plus à l'âme il se donne ;
Si bien que, d'autant plus la charité s'embrase,
Et d'autant plus y croît l'éternelle vertu

Partant, plus il y a, là-haut, d'âmes éprises
Plus de bien à aimer s'y trouve et plus on aime ;
Et chacun y répond, comme un miroir, à l'autre. »



PARADIS (CHANT 14) LA VISION BÉATIFIQUE

Celui-là qui se plaint que l'on meure sur terre
Pour revivre là haut, c'est qu'il n'y a pas vu
Ce rafraîchissement de la pluie éternelle.

Cet Un, ce Deux, ce Trois, qui vit à tout jamais
Et qui règne à toujours en Trois et Deux et Un,
Qui n'est pas circonscrit et qui circonscrit tout,

À trois fois fut chanté par chacun des esprits,
Et sur un air si beau que l'entendre serait
Le digne prix du plus noble mérite

Puis j'entendis dans la plus sainte flamme
Du petit cercle une voix, aussi douce
Peut-être que la voix de l'ange de Marie,

Répondre : Aussi longtemps que durera la fête
Du Paradis, tout autant notre amour
S'irradiera d'une robe aussi belle.

De son ardeur dépend cette clarté,
Et son ardeur du degré de voyance
Que la Grâce lui donne en plus de son mérite.

Aussi, quand de la chair glorieuse, épurée,
Nous serons revêtus, pour être tout entière
Notre personne et sera plus parfaite.

Car, alors, grandira cette part de lumière
Qu'en pure charité donne le Bien Suprême
Et qui, seule, nous rend capable de le voir.

Il faut donc que, dès lors, croisse la vision,
Croisse l'ardeur qu'allume celle-ci,
Et croissent les rayons qui naissent de l'ardeur.

Mais, ainsi qu'un charbon qui émet une flamme
L'emporte tant sur elle en sa blancheur ardente
Que son aspect y est toujours distinct

De même la clarté qui déjà nous enrobe
Sera vaincue en éclat par la chair,
Qui, pour l'instant, sous la terre est cachée

Tant de splendeur, pourtant, ne saurait éblouir,
Les sens du corps étant devenus aptes
À tout ce qui pourra, d'ailleurs, nous délecter

PARADIS (CHANT 33) LA VIERGE MARIE

Ô Vierge, mère et fille de ton fils,
Humble et haute bien plus que nulle créature,
Terme assigné d'un éternel dessein,

C'est toi qui ennoblis notre nature humaine
À ce point tel que n'a pas dédaigné
Son ouvrier de se faire son œuvre

C'est en ton sein qu'a repris feu l'amour,
À la chaleur de qui, dans la paix éternelle,
A pu germer cette rose candide.

Ici, Tu es pour nous la torche d'un midi
De charité ; là-bas, chez les mortels,
D'espérance tu es la source toujours vive.

Dame, tu es si grande et puissante que l'homme
Qui désire une grâce et ne recourt à toi,
Prétend que son désir vole sans avoir d'ailes :

Non seulement ta bienveillance exauce
Ton suppliant, mais bien souvent aussi,
Ta libéralité précède la demande.

En toi pitié, en toi miséricorde
En toi magnificence, en toi s'assemble tout
ce qu'il est de bonté dans une créature !

Or, celui-ci qui, du fond de l'abîme
De l'univers jusques ici, a vu
Les destinées des âmes, une à une,

T'implore afin d'obtenir de ta grâce
La vertu de pouvoir s'élever par les yeux
Plus haut encore, vers l'ultime salut ;

Et moi, qui de voir Dieu jamais ne brûlait plus
Que je ne fais pour lui, je t'offre mes prières :
Je t'en supplie, daigne les exaucer ! ■

JOIGNEZ-VOUS À NOTRE COMMUNAUTÉ DE **GARDIENS**

AGISSEZ CONCRÈTEMENT EN FAVEUR DE LA MISSION DE SEL + LUMIÈRE !

Notre programme de Gardiens, c'est :

- Une source de financement **stable et fiable** qui permet à Sel + Lumière de planifier le développement de son travail.
- **Facile et pratique pour vous** : votre don est automatiquement fait par carte de crédit ou prélèvement bancaire.
- Plus **rentable** pour S+L : il nous aide à réduire nos coûts administratifs. Vos contributions automatiques et régulières permettent de recueillir plus d'argent pour plus de projets d'évangélisation.
- Un mode d'action **facile à modifier** : vous pouvez annuler ou suspendre vos dons, en tout temps et comme bon vous semble.

JOIGNEZ-VOUS À NOTRE PROGRAMME DE GARDIENS
DEVENEZ UN DONATEUR MENSUEL

1 888 302-7778
seletlumieretv.org/don

Numéro d'enregistrement d'œuvre de charité : 88523 6000 RR0001



Siège social
250, av. Davisville, suite 300
Toronto, ON M4S 1H2
416 971-5353
1 888 302-7181



Division Montréal
1071, rue de la Cathédrale
Montréal, QC H3B 2V4
438 795-5029
1 888 302-7778

LE SECRET LE MIEUX GARDÉ DE L'ÉGLISE

« Un chrétien, s'il n'est pas un
révolutionnaire en ce temps,
n'est pas un chrétien. »

– Pape François, *DOCAT, Que faire?*
La doctrine sociale de l'Église.

Voici la première d'une longue série de chroniques à venir
sur la doctrine sociale de l'Église.

La publication de cette chronique dans les pages du magazine *Le Verbe* est en soi révélatrice. Car, comme l'écrit saint Jean, « le Verbe s'est fait chair et il a demeuré parmi nous » (Jn 1,14). L'objectif de cette nouvelle chronique sera d'informer la vie chrétienne en vue d'une pleine pénétration de l'esprit évangélique dans les réalités temporelles d'aujourd'hui pour le salut du monde, par la connaissance et la pratique de la doctrine sociale de l'Église.

La doctrine sociale est souvent qualifiée de «secret le mieux gardé de l'Église». Cette formule teintée d'humour sous-tend pourtant une réalité indéniable. Peu de catholiques savent que leur Église a un riche enseignement social et encore moins en quoi il consiste. Cela ralentit l'élan missionnaire évangélisateur de l'Église et rend parfois le témoignage de celle-ci moins crédible. Nous reviendrons sur les liens entre évangélisation et doctrine sociale dans la prochaine chronique.

UN CONSTAT S'IMPOSE

Dans leur immense majorité, les chrétiens vivent dans le monde et du monde. Ils passent leur temps à exercer des activités professionnelles, familiales, sociales, culturelles et, parfois, politiques.

Même s'il ne se veut pas *du* monde, le chrétien est *dans* le monde. Comment peut-on être dans le monde tout en n'y étant pas ?

Plusieurs sont tentés de séparer deux sphères, celle de la vie de foi d'un côté, et celle de la vie quotidienne de l'autre. Ils vivent en tension constante dans une double vie : une vie « hors du monde », axée sur des pratiques pieuses et ecclésiales, souvent autoréférentielles (à la messe du dimanche ou lors des prières, des partages ou des services rendus à l'Église), et une autre « dans le monde », profane et mondaine (au travail, dans la famille ou dans la société de tous les jours). Certains souffrent de cette séparation apparente, mais ne savent pas comment et à quel endroit trouver le remède.

Le document pastoral *L'Église dans le monde de ce temps* (*Gaudium et spes*) exhorte à ne pas « créer d'opposition artificielle entre les activités professionnelles et sociales d'une part, la vie religieuse d'autre part » (*Gaudium et spes* 43).

Nous tous sommes invités à convertir notre regard de foi et à relever le défi d'unir vie religieuse et vie sociale afin de mieux correspondre au plan du salut individuel et collectif voulu par le Père, c'est-à-dire la libération de

chacun, de tous et intégralement. Le monde ne devient alors plus un obstacle, mais plutôt un espace donné pour une vraie croissance matérielle et spirituelle. Il nous permet de vivre toutes les dimensions de la Bonne Nouvelle.

LA DOCTRINE SOCIALE DE L'ÉGLISE :

■ Est une manière pour les chrétiens d'être présents au monde, d'être **un levain dans la pâte**. C'est pourquoi elle s'efforce d'encourager la croissance d'une foi vivante débouchant sur une charité active inspirée par une vision sociale transformatrice qui rend visible le Royaume de Dieu.

■ Présente et articule **des réflexions anthropologiques, philosophiques et théologiques** sur l'homme et les réalités sociales vécues. Elle met en lumière les dangers véhiculés par certaines idéologies menaçant le plein épanouissement humain et les évalue en fonction du point de vue de la foi catholique.

■ Comprend des **thèmes centraux répondant aux défis** auxquels font face les femmes et les hommes vivant dans un monde complexe et en constant changement. Cet enseignement thématique n'est pas composé de textes doctrinaux et immuables. Il croît, se développe et évolue afin d'offrir une réponse toujours valable devant les complexités inhérentes du monde, à chaque époque de son histoire.

■ Appelle à l'action et à l'engagement effectifs de toute la communauté ecclésiale, dans tous les aspects de sa vie communautaire, catéchétique, liturgique et de



service. C'est **un programme d'action méthodologique**. Les talents et les charismes donnés par l'Esprit à chacun des baptisés doivent donc être déployés et mis à contribution avec créativité.

■ Utilise **trois ressources principales**: l'Écriture, Parole révélée et vivante de Dieu; la connaissance morale faisant appel à la raison, à la connaissance et à l'expérience humaines; la tradition et le Magistère de l'Église, c'est-à-dire les écrits des papes et des évêques.

■ Discerne **les appels de l'Esprit au cœur de l'histoire**. Les chrétiens doivent lire les «signes des temps», regarder attentivement les réalités sociales, politiques, économiques et culturelles, s'engager dans un dialogue avec elles, les interpréter à la lumière de la foi, soulever des questions morales et éthiques, et finalement contribuer à les transformer selon le Plan divin.

■ Elle a pour premier principe le respect de **la dignité de la personne**, surtout la plus vulnérable. Toute la notion de «progrès véritable» y est rattachée.

■ Forme les consciences en appelant chacun à se sensibiliser, à analyser, à discerner et à agir solidairement en tant que vrai disciple du Christ pour briser l'apathie envers **l'option préférentielle pour les pauvres**.

■ Veut surtout offrir au monde **une espérance**. L'Église désire ardemment travailler en collaboration avec toutes les personnes de bonne volonté pour trouver une symétrie entre le Règne de Dieu et l'ordre social, réduire l'écart entre l'idéal et la réalité, bâtir dans la paix et la justice un monde meilleur. ■

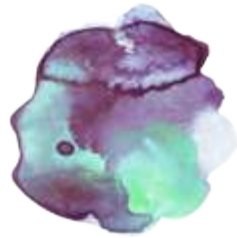
« Tous les chrétiens, et aussi les pasteurs, sont appelés à se préoccuper de la construction d'un monde meilleur. Il s'agit de cela, parce que la pensée sociale de l'Église est en premier lieu positive et fait des propositions, oriente une action transformatrice, et en ce sens, ne cesse d'être un signe d'espérance qui jaillit du cœur plein d'amour de Jésus Christ. »

– Pape François, *La joie de l'Évangile*.

Ex-président du Comité des programmes d'éducation au Conseil national de l'organisme Développement et Paix, **Pierre Leclerc** a aussi effectué un stage pour étudier le projet Économie de Communion du mouvement des Focolari, dans quatre pays d'Europe. Il est présentement en préparation pour implanter le Parcours Zachée, la doctrine sociale de l'Église dans la vie quotidienne, au sein d'une paroisse du diocèse de Saint-Jérôme.



Patrick Ducharme
patrick.ducharme@le-verbe.com



MARSHALL McLUHAN

1911-1980





Ca fait assez longtemps que je connais Marshall McLuhan sans le connaître. Vous savez, cet auteur qui attend patiemment, dans notre bibliothèque, que nous lisions enfin ce livre acheté il y a quelques années déjà? Celui que l'on dit avoir lu, dans une discussion entre amis, mais en fait, c'est faux; on ne peut citer que quelques clichés glanés sur la Toile.

McLuhan est de ceux-là, et pour plusieurs. Je ne suis pas le seul. Nous pouvons citer: «le média est le message», «le village global», ou «l'informatique est notre nouveau système nerveux central», et nous passons pour un lecteur de McLuhan.

C'est ce qui arrive avec les auteurs célèbres: leur œuvre les dépasse et devient objet culturel, propriété publique, avec toutes les distorsions que cela implique. Marshall McLuhan en fait partie: ses livres se sont vendus à plus d'un million d'exemplaires dans les années 1960 seulement, et l'on se demande bien ce qu'il reste de ces lectures du passé.

LA PARABOLE DE McLUHAN

McLuhan m'aura appris que ces lectures renaissent dans d'autres corps, si l'on veut bien prendre le temps. Mais lire, on le fait de moins en moins. La télé et Internet ont pris le relais de la consommation de produits médiatiques. Nous ne sommes pas à l'âge d'or de la lecture, loin de là.

Il s'est passé quelque chose...

«Va voir ce qui s'est passé.» C'est un peu ce que *Le Verbe* m'a demandé, si on veut, en me demandant un portrait de McLuhan. McLuhan! Bien sûr! Tout le monde connaît!

Oui, on connaît. Du moins, on le connaît si l'on est passé par le monde universitaire des communications ou des sciences humaines.

Marshall McLuhan, pour résumer, est un gourou des médias des années 1960 et 1970, une légende de la théorie des communications, un historien des médias écrits, un spécialiste de la littérature anglaise... Il a même été conseiller personnel de Pierre-Elliott Trudeau! C'est qu'il était une vedette, ce McLuhan. De toutes les tribunes. Et l'on pourrait savoir ça par une simple recherche sur le Web, ce qui confirme, ironiquement, la principale thèse de McLuhan: *le média est le message*.

Lisez un livre ou un article sur un sujet. Puis, visionnez une vidéo sur ce sujet. Écoutez une baladodiffusion sur le même sujet. Laissez un ami vous parler de ce sujet. Dans chacun de ces cas, l'effet sur vous sera différent. Le média est le message.

La forme médiatique prend le dessus sur le contenu. Nous comprenons toujours plus vite la forme que nous avons devant nous, et le contenu, quant à lui, est ou bien optionnel, ou bien un autre média. Le cinéma est né de la photo, la télé du cinéma, et Internet, eh bien, il contient un peu de tous les médias.

Nous-mêmes, en tant que médiavores compulsifs, sommes devenus des médias. Nous portons des marques, nous racontons des téléseries, nous partageons les idées de notre éditorialiste favori, sans compter que notre consommation informatique inspire tous les annonceurs du Web. Les médias sont le message.

Autrement dit, McLuhan lui-même est devenu un média, car c'est une légende à sa façon, qui transmet bien ce que le lecteur veut lui faire dire. C'est ça, notre monde postmoderne: le spectateur absorbe le média qui est devant lui, et c'est ça qui est devenu le plus important. Nos sens sont percutés par le média. Qui se soucie du contenu? Les apparences triomphent, et les médias utilisent cette stratégie jusqu'à l'user à la corde.

Il y a de quoi avoir le vertige quand on pense que l'on croyait, à tort, tout savoir sur les médias. Après avoir lu McLuhan, je comprends, en effet, que je savais si peu. Déprimant ou stimulant, c'est selon.

Remarquez, le pauvre homme était un pessimiste. Catholique convaincu, il regrettait que le monde moderne se soit débarrassé du sacré comme d'une vieille chaussette. Et pour le remplacer par quoi? Des émissions de télé débiles et de la publicité abêtissante sur toutes les tribunes...

C'est néanmoins le début d'un fabuleux message qu'il nous offre.

DES FROIDES PRAIRIES À LA TOUR D'IVOIRE UNIVERSITAIRE

Marshall McLuhan, né à Edmonton en 1911, devient rapidement, à l'adolescence, un prodige en rhétorique, en poésie et en littérature. Autrement dit, il comprend le langage comme nul autre, et il le maîtrisera en véritable artiste. La littérature anglaise, particulièrement James Joyce, sera sa principale passion. Il sera diplômé de Cambridge dans ce domaine et l'enseignera dans moult universités.

Un véritable tribun, déroutant mais fascinant, dira-t-on de lui. Ses séminaires sont extrêmement courus, c'est la coqueluche. D'ailleurs, une petite visite sur YouTube, où il vaque encore, saura vous convaincre.

Mais ça ne peut pas être si simple. À vrai dire, McLuhan détestait son époque et ne s'en cachera jamais. Le lien est



NOUS-MÊMES, EN TANT QUE MÉDIAVOIRES COMPULSIFS, SOMMES DEVENUS DES MÉDIAS.

facile à faire ; pendant sa carrière florissante de professeur de littérature aux États-Unis, il constate un autre univers de langages qui le subjugue : les médias de masse. Radio, cinéma, publicité, mais surtout télévision.

Tout cela forme des Dagwood Bumstead : ce personnage de bande dessinée, que McLuhan exècre, est pour lui le prototype de l'Américain moyen, très moyen, abruti par sa culture de masse, déficient en réflexion, mais excité par le chrome de sa voiture. *L'American Way of Life* : non mais, qu'est-ce que cette chimère ? Il se donnera comme mission de déconstruire cette culture, mais par à-coups.

Après des années de chroniques et d'enseignements à critiquer la publicité et à scruter le développement urbain de béton, McLuhan saisit enfin : il reconnaît des formes, homogénéisées et qui nivèlent par le bas, et ce, dans tous les éléments de la culture contemporaine. Toutes ces formes ont pour point commun l'ère électronique.

Le fruit est mûr.

LA PROPHÉTIE DES ANNÉES 1960

En 1964, c'est le paroxysme de la guerre froide. On a eu peur de la crise des missiles. On a vu Kennedy mourir en direct, les Beatles au *Ed Sullivan Show* et Martin Luther King rêver un peu beaucoup. En 1964, c'est la publication

de *Comprendre les médias*, le chef-d'œuvre de McLuhan. Ce livre joint à une personnalité excentrique feront de lui une star.

Notre penseur avait déjà démontré, dans *La galaxie Gutenberg* (1962), que l'invention de l'imprimerie avait fortement encouragé les révolutions politiques et l'entrée fracassante dans la modernité. En effet, comment partager en masse des idées politiques sans l'imprimerie ?

Mais dans *Comprendre les médias*, c'est une implosion de la société que McLuhan prédit. Il part du principe que ce qui est puissant avec un média, c'est sa forme. Le contenu d'un média n'est qu'un autre média au service du nouveau. La radio contient de la parole, le livre contient un récit, la chanson contient de la poésie, la télé contient... contient quoi au juste ?

Le spectacle de la télé, lorsqu'il n'est pas entrecoupé de publicités, est une scène où l'on s'agite, où les images s'accumulent avec énergie, mais dont on retient somme toute peu de choses. De quoi se divertir.

C'est que les médias électroniques – et ce sera exponentiel avec Internet – font imploser le monde, ils abolissent le temps et les frontières. Notre monde devient donc un village global. Et nous, sans contexte historique ni repère, nous entrons dans cette ère où l'informatique et la cybernétique deviennent notre cerveau collectif. Pas étonnant que nous entrons dans une ère de l'anxiété, dira McLuhan.

Si le média a comme message un autre média, McLuhan en conclut que, pour perfectionner un média, il faudrait théoriquement travailler sur le média qu'il contient. Or, la télé et la cybernétique sont si récentes qu'on est encore incapable de bien les réfléchir. Leur forme est attrayante, si lumineuse et si rapide qu'on se contente de cette forme, et le spectacle est hallucinant.

Bref, on se dit : « Wow ! T'as vu la vitesse de mon réseau ? T'as vu tout ce que mon streaming me permet de télécharger ? » Ou encore : « T'as vu le spectacle en direct à la télé, hier ? La gamine a chanté le succès de cette mégastar ! »

Oui, mais... Quel est le contenu ? Toute cette musique, elle dit quoi, elle propose quoi, quelle est la question que le poète posait en composant ses textes ? Et cette gamine, derrière les paillettes, les projecteurs, les parents qui pleurent dans les gradins sous le gros plan de la caméra... elle nous dit quoi, à part : « Je passe à la télé » ?

Le média est le message.

LA FOI ET LE SACRÉ CONTRE LE SACRILÈGE

Élevé dans une famille protestante, Marshall McLuhan n'en est que peu influencé. Toutefois, par la fréquentation de certains amis, il découvre, dès 1934, les particularités

du catholicisme : les vestiges romains, les grandes toiles de la Renaissance, l'histoire de l'art, etc.

Le 30 mars 1937, McLuhan se convertit officiellement au catholicisme. À un point tel qu'il fréquentera les églises non seulement les dimanches, mais pratiquement tous les jours. Le chapelet est quotidien.

Toutefois, ne cherchez pas d'écrits sur la religion par McLuhan ; il gardait cela pour sa vie privée. Tout au plus, il postula dans une université catholique, à St. Louis, au Missouri. Il y fut engagé, mais ne lui en demandez pas plus.

Dans une lettre à son frère, il dit : « Je n'ai nulle affection pour le monde. Je suis incapable de déterminer si mon indifférence présente à ses ambitions et ses plaisirs est vraiment un effet de mon amour de Dieu, ou simplement du pessimisme dont je m'inspire. » Néanmoins, il cite l'apôtre Jean et rêve d'éblouir le Ciel et le monde. Donnons-lui cela ; il a réussi.

L'homme est quand même troublé, croyant mais pessimiste. Et la vie le rattrape : en 1960, il est victime d'un AVC ; un curé vient lui administrer l'extrême-onction. Ça ira. Et même – interprétez cela comme vous le voulez –, il survivra à une intervention chirurgicale de 18 heures pour une tumeur au cerveau en 1967, et son parcours par



la suite sera pavé de succès et de reconnaissance. Il vous dira qu'il n'y a pas de coïncidences.

Mais plus tard, dans les années 1970, il commence à perdre ses capacités. Il a perdu de sa verve, sa mémoire lui fait défaut, il croit de plus en plus fermement à l'apocalypse, au sens biblique du terme. Il avait peut-être vu juste, mais pas comme il le croyait : à la rentrée de 1979, en entrant dans une classe, il ne trouve que six étudiants. Et dire qu'avant on se pressait pour l'entendre.

Un autre AVC le terrasse en septembre de la même année. Il survit, mais ce n'est qu'un sursis. Il fredonne quelques cantiques avant de partir, mais surtout, ces dernières paroles, répétées encore et encore : «*Oh boy, oh boy, oh boy...*»

Le média n'avait plus le même message. Et il meurt le dernier jour de 1980.

ÉPITAPHE

La roue prolonge le pied. L'écrit court-circuite la parole. La maison protège mieux que le vêtement. Et le cinéma met en scène des photos, des peintures, des contes.

Que prolonge l'informatique? Le système nerveux central, la réflexion, la mémoire. McLuhan disait : attention, quand on cède à un nouveau média, on peine à revenir en arrière, à cet autre média d'antan. C'est une nouvelle idole. On sait que les idoles ont de l'influence sur les mortels.

Nous ne greffons pas la cybernétique à notre esprit. C'est elle qui nous ampute, a écrit McLuhan. Il est peut-être trop tard, mais ce dernier doit déjà être en train de rire, quelque part, dans sa galaxie.

ET PUIS APRÈS, MARSHALL ?

Depuis que j'ai lu *Understanding Media* cet hiver, près du poêle à bois, au chalet de ma belle-famille, je regarde constamment le média avant le message. Et tout devient plus limpide. Je comprends mieux. Je comprends maintenant cette réplique classique d'Yvon Deschamps, sur le vinyle *Cable TV* que je dévorais dans ma jeunesse : «On veut pas le savouère ce qui est arrivé, on veut le vouère!»

On peut regarder la télé sans le son, et peu de chose sur son principe nous échappera. Lire, d'accord. Mais lire quoi? Dans quel média? Un sujet dans un livre, que l'on savoure, ou sur une page Web, scintillante de pubs et de notifications dans les marges, est-ce la même chose?

La revue que vous tenez n'y échappe pas, d'ailleurs. Les critères ne sont pas les mêmes sur papier ou en format électronique. C'est l'une des premières choses que m'avait expliquées le rédacteur en chef quand il me présenta les différents médias du *Verbe*. McLuhan lui chuchotait probablement à l'oreille...

Sur Internet, les textes doivent être moins longs, plus saccadés, car la pensée électronique est plus fragmentaire, elle dispose de notre attention plus rapidement. On partage une donnée plus facilement sur les réseaux sociaux, mais les lecteurs seront moins fidèles. Lire une revue, c'est comme un privilège. Un lecteur qui tient la revue entre ses mains se sent comme un ami à qui on confie un secret...

En lisant sur McLuhan, révélation : son leitmotiv, le média est le message... Je me vois moi-même en train de former un média (le texte aura quelle forme, quelle construction dans la revue). Et je me demande : mon message, ce sera quelle forme? Une biographie (McLuhan ne croyait pas à ce style faussement honnête, d'ailleurs)? Une analyse de ses théories? Une introduction à son œuvre?

Dans le fond, cet article, c'est justement ma réflexion en action sur Marshall McLuhan, car on n'arrête jamais vraiment de réfléchir sur lui. Encore faut-il se donner la peine de commencer.

Ce texte, c'est un média sur Marshall McLuhan. Mon message, c'est une réflexion, ma pensée qui se trahit en ces lignes. D'ailleurs, McLuhan lit par-dessus mon épaule en ce moment.

Écrire sur McLuhan, c'est se demander comment l'écrire. ■

Pour aller plus loin :

Marshall McLuhan, *Pour comprendre les médias*, Paris, Points, 2016 (1964).

Douglas Coupland, *Marshall McLuhan*, Montréal, Boréal, 2010.

Jean Paré, *Conversations avec McLuhan, 1966-1973*, Montréal, Boréal, 2010.

Patrick Ducharme est sociologue de formation. Il enseigne au niveau collégial dans la région de Québec depuis 2010, tant en sciences humaines qu'en soins infirmiers et en travail social. Il est père de deux enfants, et fier de l'être.



PRIER EN VACANCES

On apprend à prier en priant, et le meilleur moyen d'avoir du temps pour prier, c'est de prier quotidiennement. « Dieu fait le don de la prière à celui qui prie », disait saint Jean Climaque. Si nous ne prions pas durant l'année, il est fort probable qu'il en sera ainsi durant l'été.

Mais ne nous décourageons pas, la prière n'est pas un sport extrême pour athlètes avertis; elle est au plus un combat spirituel pour les « héros » ordinaires que nous sommes. Car le plus important dans la prière, c'est la persévérance. Nous sommes toujours des débutants sur ces chemins, car nous ne savons pas prier comme il faut; c'est pourquoi nous recommençons sans cesse, avec l'aide de l'Esprit Saint.

UNE SPIRITUALITÉ DU GRAND AIR

On dirait que, durant l'été, la prière elle-même plie bagage. Loin des habitudes du cocon familial et paroissial, il faut nous adapter à une spiritualité du grand air où règnent l'inconnu et l'imprévu. Mais la vie de foi et de prière n'est-elle pas cela aussi: ouverture à l'inconnu, rupture avec le traintrain quotidien, attente de ce qui n'est pas encore, disponibilité à ce qui advient, abandon à l'inattendu de l'Esprit qui souffle où il veut?

La période estivale peut donc être un temps privilégié pour approfondir notre vie de prière, où nous prenons du temps gratuit pour Dieu. Il s'agit d'accueillir la présence

de Dieu dans l'instant présent. Cet accueil peut se vivre seul et en communauté, en couple et en famille.

La prière est personnelle avant d'être communautaire. Elle ne marche pas à côté de notre vie. Elle nous suit là où nous sommes, mieux que le cellulaire, dans la cellule intérieure de notre cœur. Avec elle, nous pouvons être en vacances toute l'année. Il s'agit de prier comme nous sommes, avec notre corps et notre désir, en silence ou avec des mots, sur la plage ou au chalet, en parlant simplement à Dieu comme si nous parlions à un ami. Voici un exemple :

«Me voici, Seigneur, je désire te prier et prendre du temps pour toi. Je n'ai que ce désir devant toi. Je veux te prier simplement durant mes vacances, prier aussi en couple et en famille. Apprends-moi à prier, à te rencontrer cœur à cœur. Je ne te vois pas, mais je sais que tu es là. Augmente ma foi. Fais ce que tu veux de ces quelques minutes passées en ta présence. Je te les donne parce que tu es mon Dieu et que je t'aime.»

EN COUPLE ET EN FAMILLE

La prière conjugale est un fruit du sacrement de mariage. Nous sommes époux avant d'être parents. Les époux sont unis dans l'alliance au Christ et dans la petite cellule d'Église qu'est la famille : «Si deux ou trois sont rassemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux» (Mt 18,20).

Voici quelques exemples de prière en couple où tout doit rester simple : faire une bénédiction ou un chant avant le repas, réciter ensemble un *Notre Père* ou quelques dizaines de chapelet en marchant ; lire un extrait des lectures de la messe du jour, un psaume de la Bible avant de se coucher ; choisir un extrait de la prière des heures de l'Église contenue dans *Prière du temps présent* ou dans un livre de prières ; prier spontanément, en demandant une faveur à Dieu, en lui rendant grâce.

Nous pouvons aussi prier en famille. Pourquoi ? Peut-être pour les mêmes raisons que de prier seul ou en couple. J'en développe quelques-unes dans mon livre *La prière chrétienne. Guide pratique* (Presses de la Renaissance, 2017) : parce que Dieu est Dieu, pour le laisser exister en nous, pour entrer dans son désir de salut, pour répondre à son appel, pour vivre le mystère de la foi, pour suivre Jésus, pour recevoir l'Esprit Saint.

Prier en famille durant les vacances n'est pas plus facile qu'à la maison. Il n'y a pas un manuel de l'utilisateur qui nous donnerait le savoir-faire nécessaire pour un succès garanti. Mais alors que nos journées sont souvent surchargées durant l'année et que nous avons du mal à nous retrouver, le temps des vacances peut être un temps passé

en famille où nous décompressons un peu en oubliant le stress quotidien, un moment de repos où nous nous laissons aimer par le Christ, qui nous invite à nous décharger de nos soucis. «Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi, je vous procurerai le repos» (Mt 11,28). C'est la manière de Jésus de nous souhaiter bonnes vacances.

LOUANGE ET REPOS

Les vacances ne doivent pas devenir une contrainte où il faudrait aller au bout du monde pour être bien.

Il peut y avoir un vrai plaisir à rester chez soi, à cultiver son jardin, à organiser de courtes sorties avec les enfants, sans défoncer le budget. Ce n'est pas donné à tout le monde de prendre des vacances à l'extérieur. L'important est de changer de vitesse et de rythme durant l'été, tout en laissant des plages de prière au Seigneur.

Et si vous le pouvez, pourquoi ne pas vivre une retraite chrétienne en famille ? Il s'en donne de plus en plus par des communautés reconnues par l'Église : pèlerinages pour les jeunes, marches dans la forêt, festival de familles, séjours en montagne, retraites spirituelles, sessions, camps bibliques.

L'été est aussi un bon temps pour louer le Seigneur. Louange parmi les arbres des forêts et les musées des villes ; louange à vélo, en auto, en canot ; louange près des feux de camp et dans la brise tiède du soir ; louange d'une prière de silence, dans laquelle Jésus nous refait de l'intérieur en donnant son repos, qui est paix et joie.

En vacances, la prière peut s'insérer doucement, sans rigidité ni programme déterminé d'avance. Ce n'est pas le temps de se tricoter un horaire serré. Les petits événements du jour suffisent. Ils peuvent devenir autant de rendez-vous de Dieu «rien que pour aujourd'hui», chantait Thérèse de Lisieux. Le passé ne nous trouble plus, l'avenir ne nous inquiète pas non plus ; seul compte l'instant présent, qui est en quelque sorte le sacrement de la présence de Dieu. ■

Jacques Gauthier a publié récemment *Dix attitudes intérieures. La spiritualité de Thérèse de Lisieux* (Novalis) ; *Un souffle de fin silence* (Noroît) ; *La prière chrétienne. Guide pratique* (Presses de la Renaissance) ; *Prier en couple et en famille* (Parole et Silence). Pour plus d'informations : jacquesgauthier.com.

Fontaine de contradiction

La Vierge de La Salette, France, 1846

A mi-chemin entre Grenoble et Gap, en Provence, se tient, dos aux Alpes et face au Drac, un humble village du nom de Corps. Non loin de là, dans la montagne, on rencontre un hameau où ne vivent pas cent personnes. Ce hameau, c'est La Salette.

C'est là que la Vierge, en 1846, a choisi d'apparaître ; à 1800 mètres d'altitude très précisément. Le site respire la majesté, avec ses sommets qui s'étendent à perte de vue au-dessus des nuages ; on y sent le frisson des ombres sacrées.

Il existe aujourd'hui un sanctuaire à cet endroit. On y accède par un chemin de 14 km qui serpente dans la montagne en sabrant au travers des brumes. Les anciens pèlerins faisaient le trajet à pied. Pour les modernes, qui le font en voiture ou en autobus, c'est un des endroits les plus dangereux de France : à partir d'une certaine altitude, il faut conduire dans un brouillard si opaque qu'il est impossible de voir à vingt mètres devant soi, et il n'y a aucune barrière, aucun garde-fou, aucun parapet qui protège contre les chutes.

Curieux tableau, au sens presque initiatique : tout au long de l'ascension, on a à côté de soi la falaise, qui exerce

à chaque instant sa fascination ; devant soi, c'est le brouillard dense et la route qui surgit par bribes, et pâle, imprécise ; et au bout du chemin, le lieu saint. On dirait une allégorie de l'âme sur la Terre. Il y a, en tout cas, entre ces lieux et l'apparition elle-même, une solidarité mystérieuse.

L'APPARITION

Le samedi 19 septembre 1846, veille de la fête liturgique de Notre-Dame des Sept-Douleurs, Mélanie Calvat (15 ans) et Maximin Giraud (11 ans), deux bergers originaires de Corps qui s'étaient rencontrés la veille, mènent leurs bêtes dans les montagnes qui dominent les villages de Corps et de La Salette. Tandis que paissent les animaux, ils s'occupent à construire une petite maison de pierres dont ils baptisent l'étage supérieur du nom de «Paradis». Leur jeu terminé, ils s'éloignent et s'endorment sur l'herbe.

Au réveil de la sieste, ils aperçoivent une grande lumière : c'est une «belle Dame» assise sur leur Paradis. La «belle Dame» est en pleurs. D'après Mélanie du moins, car Maximin est incapable de voir son visage ; il n'en saisit que la silhouette «affligée».



Ayant demandé aux enfants de s'avancer, la «belle Dame» prononce ces paroles lourdes de menaces :

«Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller la main de mon Fils. Elle est si lourde et si pesante que je ne puis plus la retenir. Depuis le temps que je souffre pour vous autres ! Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse. Et pour vous autres, vous n'en faites pas cas. Vous aurez beau prier, beau faire, jamais vous ne pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour vous autres.»

Puis elle se met à parler au nom de Dieu : «Je vous ai donné six jours pour travailler, je me suis réservé le septième, et on ne veut pas me l'accorder. C'est ce qui appesantit tant le bras de mon Fils. Ceux qui conduisent les charrettes ne savent pas parler sans y mettre le Nom de mon Fils au milieu. Ce sont les deux choses qui appesantissent tant le bras de mon Fils.»

Le mépris du jour du Seigneur et la banalisation du blasphème menacent de perdre les hommes. La «belle Dame» les appelle à se convertir avant que des catastrophes (famines, maladies chez les enfants, morts) arrivent. Voyant que Mélanie bute sur un mot – les enfants connaissent à peine le français, ayant l'habitude de s'exprimer dans un dialecte de la langue d'oc –, elle poursuit son message dans la langue des bergers. À un certain moment, elle s'adresse à chacun des enfants séparément ; quand elle parle à Maximin, Mélanie voit ses lèvres bouger mais n'entend rien ; et quand elle parle à Mélanie, c'est Maximin qui devient sourd.

Enfin, s'adressant de nouveau aux deux bergers, la «belle Dame» achève son discours sur cette consigne, prononcée en français et deux fois plutôt qu'une : «Eh bien ! mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple», puis elle s'élève dans les airs et disparaît.

L'ENQUÊTE

Mélanie et Maximin s'empressent d'aller raconter ce qu'ils ont vu, identifiant la «belle Dame» à la Sainte Vierge. Leur témoignage est recueilli le lendemain par leurs maîtres, Baptiste Pra et Pierre Selme, qui l'intitulent : *Lettre dictée par la Sainte Vierge à deux enfants sur la montagne de La Salette-Fallavaux*.

C'est le premier récit de l'apparition à avoir été mis par écrit. Il n'est pas destiné à la publication et ne contient aucune allusion aux secrets. Il est daté du 20 septembre 1846 et porte les signatures de Pra et de Selme. Mélanie et Maximin ne savent, à l'époque, ni lire ni écrire. Ils donneront plus tard leurs propres récits, lesquels resteront dans l'ensemble très proches de la version consignée par Pra et Selme.

Les deux bergers ayant été soumis à de nombreux interrogatoires et ne s'étant jamais contredits, l'archiprêtre de Corps avise son supérieur, M^{gr} de Bruillard, l'évêque de Grenoble. Celui-ci lance une commission d'enquête pour vérifier l'authenticité des faits, tandis que la rumeur d'une apparition mariale circule, relayée par la presse. C'est le début d'un parcours de reconnaissance tortueux et d'une longue polémique qui, d'une certaine manière, se poursuit encore aujourd'hui.

Pour comprendre cette polémique, il est indispensable de bien faire la distinction entre *le message* que la Vierge a demandé aux enfants de publier (qui porte sur le dimanche, le blasphème et l'appel à la conversion), et *les secrets* qu'elle leur a confiés. Ces secrets n'ont été divulgués qu'à partir de 1851, en partie et à très peu de personnes.

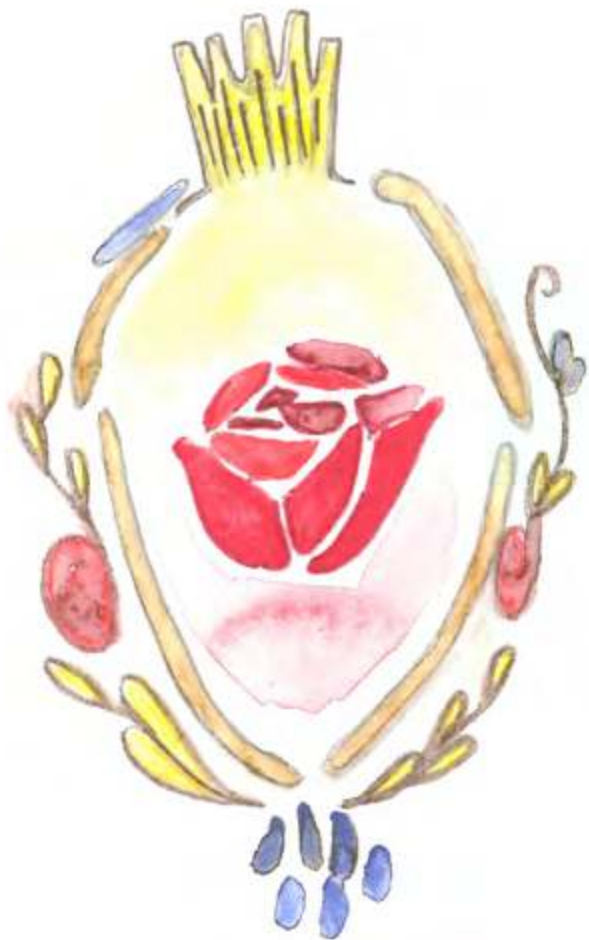
Jusqu'à cette date, l'enquête progresse prudemment, avec les réticences qui conviennent dans ce type de situation. Le premier incident survient en 1850, quand Maximin rencontre le curé d'Ars. Leur entretien, un «long malentendu¹», tourne mal, et le célèbre curé, qui jusque-là croyait à l'apparition, cesse d'y accorder crédit. Pour un temps, du moins, car le curé d'Ars retournera à sa conviction initiale quelques années plus tard. Sa rétractation contribuera néanmoins à alimenter les doutes au sujet de l'apparition.

Autre élément gênant l'enquête autour de La Salette : la célébrité des voyants. Des personnages importuns les approchent, dans l'intention parfois de détourner le message de La Salette. Maximin fréquente pendant quelque temps des légitimistes², partisans du baron de Richemont, un homme qui prétend être Louis XVII. Ces légitimistes semblent convaincus que les secrets de La Salette concernent le baron. Quoi qu'il en soit, cette promiscuité est suspecte aux yeux des ecclésiastiques. Sceptique, M^{gr} de Bonald, le cardinal-archevêque de Lyon

1. René Laurentin et Michel Corteville, *Découverte du secret de La Salette*, Paris, Fayard, 2002, p. 133.

2. Les légitimistes sont des royalistes qui considèrent que le trône de France revient aux Bourbon. Louis XVI ayant été guillotiné en 1793, ce sont ses frères Louis XVIII († 1824) et Charles X qui accèdent au trône après la chute de Napoléon. Lorsque le gouvernement de Charles X est renversé au cours de l'épisode révolutionnaire de 1830, c'est Louis-Philippe I^{er}, un représentant de la maison d'Orléans, qui prend le pouvoir. Celui-ci est contraint d'abdiquer pour mettre fin à la Révolution de 1848. Il n'y aura plus de roi en France après lui. Le royalisme demeurera néanmoins très fort jusqu'au 20^e siècle, se partageant entre un courant légitimiste et un courant orléaniste. Certains légitimistes considèrent que Louis XVII, le fils de Louis XVI réputé mort à la prison du Temple en 1795, vit encore quelque part dans l'anonymat...





(donc supérieur hiérarchique de M^{gr} de Bruillard), interroge les voyants et met en garde M^{gr} de Bruillard contre les enjeux politiques de l'évènement et les tentatives de récupération que certains groupes pourraient en faire.

À cela s'ajoutent des critiques de La Salette qui remettent en question non pas la crédibilité des témoins, mais le message lui-même. Un auteur belge, convaincu d'avoir affaire à une mystification, établit un parallèle assez solide entre le message de la Vierge et un texte qui circule depuis 1771 sous le nom de *Lettre de Jésus Christ sur le dimanche*. Cette lettre est en fait une des nombreuses variantes d'un texte apocryphe chrétien très ancien (6^e siècle). L'auteur, qui prétend être Jésus Christ, s'exprime au moyen d'images qui rappellent en effet le discours entendu sur la montagne de La Salette : « Si vous continuez à vivre dans le péché [...], je vous ferai sentir la pesanteur de mon bras divin. Si ce n'était des prières de ma chère mère, j'aurais déjà détruit la terre [...]. Je vous ai donné six jours pour travailler, et le septième pour vous reposer, pour sanctifier mon saint nom, pour entendre la sainte messe, et employer le reste du jour au service de Dieu mon Père³. »

LES SECRETS

Mais par-delà ces incidents fâcheux et ces circonstances encombrantes, s'il y a encore débat autour de La Salette aujourd'hui, c'est à cause des secrets que la Vierge a confiés à Mélanie et à Maximin.

De ces secrets, rien n'a été révélé avant 1851. C'est le cardinal archevêque de Bonald qui demande à M^{gr} de Bruillard de les obtenir afin de les transmettre au pape. Le 3 juillet 1851, les deux voyants rédigent, chacun de leur côté, leurs secrets respectifs, qui prophétisent des catastrophes si le monde ne se convertit pas. Quelques jours plus tard, Mélanie demande à réécrire le sien, pour ajouter une précision supplémentaire. Le 6 juillet, l'évêque de Grenoble envoie deux chanoines à Rome avec les textes des secrets scellés et contresignés. Le mois suivant, son

supérieur écrit au pape pour le prévenir contre ce qu'il croit être « l'élucubration d'un groupe politique royaliste accueillie hâtivement par un évêque de 86 ans⁴ ».

Le Saint-Siège reste prudent, laissant à l'évêque de Grenoble le soin de juger de l'authenticité des faits. Le 19 septembre 1851, M^{gr} de Bruillard reconnaît officiellement l'apparition, affirmant qu'elle « port[e] en elle-même tous les caractères de la vérité ». Il achète le terrain où elle a eu lieu dans l'intention d'y construire une église et fonde la congrégation des Missionnaires de Notre-Dame de La Salette.

Mais les choses se compliquent quand M^{gr} de Bruillard donne sa démission en 1852. Son successeur, M^{gr} Ginoulhiac, mène sa propre enquête et demande à Mélanie et à Maximin de rédiger à nouveau leurs secrets. Sans remettre en question l'authenticité de l'apparition, il refuse de croire un mot des prophéties que contiennent les secrets. Dans une lettre au ministre des Cultes, il affiche une opinion semblable à celle de M^{gr} de Bonald, se disant « convaincu que les enfants, surtout le jeune garçon, avaient été exploités par les partisans de Louis XVII. C'est le fils de Louis XVI qui devait, après une nouvelle ère de massacres, ramener en France le règne de la paix. Le jeune garçon devait lui préparer les voies, et la jeune fille être la fondatrice d'un ordre régénérateur⁵ ». Enfin, il déclare : « La mission des bergers est finie, celle de l'Église commence. »

De La Salette, on ne retiendra *officiellement* que les larmes de la Vierge, les avertissements au sujet du dimanche et du blasphème, et enfin l'appel à la conversion. Aujourd'hui encore, les Missionnaires de La Salette refusent d'accorder une quelconque valeur aux secrets que la Vierge aurait confiés à Mélanie et à Maximin. Sur leur site Web, ils donnent le récit de l'apparition dans son intégralité, mais biffent jusqu'au mot même de « secret » : « (À ce moment, Mélanie voit que la Belle Dame dit *quelques mots* à Maximin, mais elle n'entend pas. Puis c'est au tour de Maximin de comprendre qu'elle dit *quelques mots* à Mélanie qu'il n'entend pas non plus. Puis elle poursuit⁶.) »

3. Cité par François-Joseph, *Le miracle de La Salette*, Bruxelles, A. Cadot, 1855, p. 45. On peut comparer cette variante avec une autre, beaucoup plus ancienne (10^e siècle), où l'on retrouve les mêmes éléments : rappel du devoir dominical, menace de châtements, intercession de Marie : « J'ai voulu anéantir tous les hommes à cause du saint jour du dimanche, mais encore une fois, j'ai fait preuve de miséricorde à cause de la prière offerte par ma mère immaculée, par les saints anges, par les apôtres et par les martyrs, et aussi par le Précurseur et Baptiste. Ce sont eux qui ont éloigné de vous ma colère » (*Lettre de Jésus Christ sur le dimanche*, dans *Écrits apocryphes chrétiens*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, p. 1110-1111).

4. René Laurentin et Michel Corteville, *Découverte*, op. cit., p. 234.

5. Cité par Jacques-Olivier Boudon, « L'évêque de La Salette, M^{gr} de Bruillard », dans *La Salette. Apocalypse, pèlerinage et littérature* (1856-1996), Grenoble, Jérôme Millon, p. 61-62.

6. « Le Message de La Salette », *Sanctuaire Notre-Dame de La Salette*, [en ligne]. [<http://lasalette.cef.fr/Le-Message-de-La-Salette>].

MÉLANIE

Le paradoxe de cette position, celle des successeurs de M^{gr} de Bruillard et des Missionnaires de La Salette, c'est qu'on sélectionne arbitrairement l'information à retenir. On croit au message, mais pas aux secrets. Or, les secrets, par leur statut même de *secrets confiés par la Vierge*, devraient avoir une importance suprême; on voit donc mal comment la parole des témoins peut faire autorité en ce qui concerne le message, mais pas en ce qui concerne le secret.

Pour M^{gr} Ginoulhiac et M^{gr} de Bonald, il est clair que les témoins ont été influencés et instrumentalisés par des groupuscules dont les intérêts se mêlaient à l'apparition. Les historiens *officiels* de La Salette – le p. Jean Jaouen et le p. Jean Stern – vont plus loin, soutenant que, grisés par leur célébrité, les voyants auraient, au fil des années, interprété de plus en plus librement le «secret» qui leur a été confié par la Vierge.

Il existe en effet dix versions des secrets, assez différentes les unes des autres: trois par Maximin (3 juillet et 11 août 1851, 5 août 1853), sept par Mélanie (3 et 6 juillet 1851, 12 et 14 août 1853, septembre 1858, septembre 1860, novembre 1878). Les trois versions de Maximin ont été conservées; deux versions de Mélanie ont été perdues, à savoir: la première rédaction, écrite le 3 juillet 1851 et réécrite quelques jours plus tard; et la version de septembre 1858, destinée uniquement au pape Pie IX.

Les versions de Maximin sont courtes et tiennent à l'aise dans une page. Ses deux rédactions de 1851 annoncent l'apostasie de la France, la conversion d'un pays protestant qui entraînera d'autres pays à sa suite, et l'arrivée d'un «monstre». La version de 1853⁷ précise que le pays protestant en question, c'est l'Angleterre, et ajoute quelques prophéties: l'essor d'un «aiglon» (surnom de Napoléon III, proclamé empereur des Français en décembre 1852), une grande guerre, un pape français... Mais elle ajoute encore un détail incriminant aux yeux de M^{gr} Ginoulhiac (c'est lui, rappelons-le, qui a commandé cette rédaction de 1853): l'arrivée du «fils de Louis XVI».

Cependant, dans toute cette histoire, Mélanie est un témoin beaucoup plus gênant que Maximin. Après l'apparition, elle a passé sa vie à errer entre l'Angleterre, la France et l'Italie. Au total, elle a rédigé sept fois le secret qu'elle a reçu. Les premières versions, plus longues que celles de Maximin, sont elliptiques et annoncent plusieurs événements qui arriveront si le monde ne se convertit pas: destruction de Paris et de Marseille, persécution du

pape («on lui tirera dessus⁸»: comment ne pas penser à Jean-Paul II?) et des religieux, intronisation «d'un grand roi», apostasie d'une partie du clergé, naissance de l'Antéchrist. Mais dans sa rédaction du 14 août 1853, Mélanie laisse entendre que tout n'a pas encore été dit: «Ici, la Sainte Vierge me donna la règle, puis elle dit un autre secret sur la fin des temps⁹.»

En 1858, dans la plus grande confidentialité, Mélanie adresse au pape une lettre contenant de nouvelles informations. Cette lettre n'a jamais été retrouvée; on peut toutefois se faire une idée de son contenu à partir des deux rédactions ultérieures. En 1860, à la demande de quelques supérieurs, Mélanie donne pour la première fois une version longue du secret. Le manuscrit circule; il sera édité à quelques reprises au début des années 1870.

Dans cette version, Mélanie introduit une information essentielle: la Vierge lui aurait interdit de publier certaines choses avant 1858... l'année de l'apparition à Lourdes. Les châtiments, présentés au conditionnel dans les versions antérieures («si le monde ne se convertit pas...»), sont ici décrits au futur. De plus, Mélanie laisse délibérément des blancs dans son texte, indiquant, par des points de suspension ou des «etc.», que certains éléments demeurent cachés.

Il faut attendre 1878 pour la rédaction définitive du secret. Le texte paraît l'année suivante avec l'imprimerie de M^{gr} Sauveur-Louis Zola, évêque de Lecce (région des Pouilles, Italie⁹). Il correspond à celui de 1860, à deux exceptions près: les paroles de la Vierge sont présentées dans un ordre quelque peu différent et les blancs ont disparu pour faire place à de sombres prophéties et à des mots très durs envers l'Église. On lit par exemple que «les prêtres sont devenus des cloaques d'impureté¹⁰», que «Rome perdra la foi et deviendra le siège de l'Antéchrist¹¹», que «l'Église sera éclipsée, le monde sera dans la consternation¹²». De plus, Mélanie indique dans cette version que la Vierge appelle les «apôtres des derniers temps¹³» et lui a dicté la règle d'un nouvel ordre religieux.

Les critiques retiendront cette mention des «apôtres des derniers temps» comme une preuve de l'inauthenticité du secret et des influences subies par Mélanie. En effet, cette expression se retrouve telle quelle sous la plume de Grignon de Montfort, auteur d'un *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge* dans lequel il défend l'idée

7. Ce texte, inédit jusqu'en 2002, a été publié par René Laurentin et Michel Corteville, *Découverte*, op. cit., p. 52.

8. Cité dans *ibid.*, p. 49

9. Mélanie réside à cette époque à Castellammare, près de Naples.

10. Mélanie Calvat, *La Salette*, op. cit., p. 19.

11. *Ibid.*, p. 27.

12. *Ibid.*, p. 28.

13. *Ibid.*

suivant laquelle la dévotion à la Vierge doit préparer le règne de Jésus Christ. Or, il se trouve que ce *Traité*, rédigé vers 1712, n'avait jamais été publié avant 1843... trois ans avant l'apparition de La Salette. De sorte que les uns voient en Grignon de Montfort un prophète; les autres, un inspirateur de ce qu'ils considèrent comme les affabulations de Mélanie.

CONCLUSION

La Salette a été, au même titre, sinon plus, que Lourdes, l'apparition des écrivains. Léon Bloy, Paul Claudel, Joris-Karl Huysmans, Jacques Maritain, Louis Massignon ont fait le pèlerinage et ont écrit sur l'évènement. Ardents défenseurs de Mélanie, ils ont largement contribué à faire connaître La Salette. Les Missionnaires de La Salette ont même créé un mot pour désigner le « courant » propagé par ces auteurs : le *mélanisme*. Est *mélaniste* quiconque accorde, à l'instar de ces écrivains, autant d'importance au secret qu'au message de la Vierge.

La tactique est bien connue, mais il ne suffit pas d'inventer une étiquette pour disqualifier les opinions adverses. D'ailleurs, avec leurs traits, les écrivains remportent haut la main ce petit jeu rhétorique. Bloy vitupère la congrégation des « prêtres d'affaires » qui se sont emparés de La Salette, Massignon accuse le p. Jaouen d'être « l'avocat du diable, hélas bénévolement ¹⁴ ! », etc.

Mais le mystère de La Salette reste au-dessus de ces querelles. Certes, il y a des similitudes parfois gênantes avec Grignon de Montfort, l'Apocalypse de saint Jean, la *Lettre de Jésus Christ sur le dimanche*; mais corrélation n'est pas raison, et la thèse de l'affabulation est trop commode. Il est absurde d'accepter une partie du témoignage et de rejeter celle qui, précisément, semble de la plus haute importance. On n'entoure pas de secret des informations anodines.

Enfin, on ne voit pas quel intérêt Mélanie aurait eu à défendre, *tout au long de sa vie*, une supercherie qui ne lui profite nullement. Il faudrait supposer que Mélanie ait traité avec la plus grande négligence les paroles qui lui ont été confiées par la Vierge, ce qu'on ne saurait faire, à moins de recourir à des explications psychologiques douteuses.

En 1999, alors qu'il rédigeait une thèse sur La Salette, Michel Corteville a retrouvé, dans les archives de la Congrégation pour la Doctrine de la foi, les secrets remis

au pape Pie IX en juillet 1851. Ces documents avaient été jusque-là considérés comme perdus. Leur publication ¹⁵ a réveillé le débat sur La Salette. En effet, la comparaison des nombreuses rédactions du secret révèle qu'en dépit de menues différences l'ensemble demeure très cohérent. Que Mélanie ait donné à ces versions successives une étendue que le secret n'avait pas au départ ne nous permet pas de présumer quoi que ce soit de son authenticité, si l'on sait que la Vierge lui avait interdit de publier certaines choses avant 1858. Et elle n'a jamais caché qu'il y avait dans le secret plus que ce qu'elle avait jugé bon de dévoiler. ■

Michaël Fortier détient une maîtrise en littérature française. Son mémoire porte sur les écrivains catholiques français. Il lit beaucoup, écrit à l'occasion, et passe le reste de son temps à faire du vélo le long de la rivière Saint-Charles.

14. François L'Yvonnet, « Un destin à rendre jaloux des anges. Louis Massignon et La Salette », dans *La Salette. Apocalypse, pèlerinage et littérature*, op. cit., p. 196.

15. Dans René Laurentin et Michel Corteville, *Découverte*, op. cit.

Alex La Salle
alex.lasalle@le-verbe.com

L'ÉNIGME DU KÉRYGME

En Église, il nous faut redécouvrir la puissance d'une catéchèse vraiment kérygmatisque, d'une catéchèse fondée sur le kérygme. Mais qu'est-ce que le kérygme ?



En grec, «kérygme» signifie «proclamation» et renvoie, dans le contexte des Évangiles, à l'essentiel du message propagé par les apôtres après la Pentecôte (cf. Ac 2,22s).

Une catéchèse kérygmatisque est donc une catéchèse développée à partir du noyau dur de la Bonne Nouvelle, tel qu'il se donne à voir dans la première prédication apostolique.

Cette prédication s'articule autour de trois énoncés :

- 1) «Jésus Christ est le Messie, le Fils de Dieu.»
- 2) «Il est mort pour nos péchés, mais Dieu l'a ressuscité, il est vivant et j'en témoigne.»
- 3) «Accepte-le dans la foi comme Seigneur et Sauveur et convertis-toi.»

PREMIÈRE ANNONCE ?

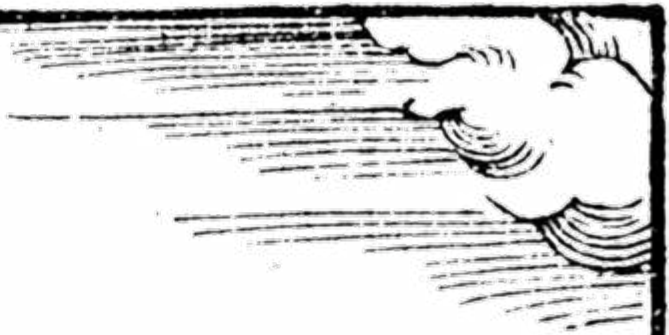
On définit communément le kérygme comme la «première annonce» de l'Évangile. Mais attention ! Il faut bien comprendre ce que l'on entend par «première» annonce. Lisons le pape François :

«Quand nous disons que cette annonce est la première, cela ne veut pas dire qu'elle se trouve au début et qu'après elle est oubliée ou remplacée par d'autres contenus qui la dépassent. Elle est première au sens qualitatif, parce qu'elle est l'annonce principale, celle que l'on doit toujours écouter de nouveau de différentes façons et que l'on doit toujours annoncer de nouveau durant la catéchèse sous une forme ou une autre, à toutes ses étapes et ses moments» (*Evangelii gaudium*, 164).

La première annonce, ou kérygme, est donc le cœur du message évangélique, celui à partir duquel tout enseignement s'élabore et auquel on revient constamment, car il contient, comme une semence prête à germer, la Bonne Nouvelle dans toute sa puissance de vie, de vérité et d'amour.

LE KÉRYGME AUJOURD'HUI

Un excellent exemple d'annonce kérygmatisque adapté à la sensibilité et à la mentalité contemporaines est le Parcours Alpha, en particulier les quatre premiers épisodes du parcours. Ceux-ci reprennent, après une introduction visant à susciter un questionnement personnel sur le sens de la vie (épisode 1), les trois énoncés essentiels de la première annonce énumérés plus haut.



Ainsi, l'épisode 2 répond à la question «Qui est Jésus?» en le présentant comme Fils de Dieu et en invitant les participants réunis autour d'un repas à discuter librement, dans le respect des opinions de chacun, de cet article de la foi chrétienne. L'épisode 3 se penche sur le mystère pascal et les raisons du sacrifice du Christ en croix. L'épisode 4 demande : «Comment puis-je avoir la foi?» et invite à voir celle-ci comme une marche vers la vérité qui est compatible avec la raison et comme l'aventure d'une vie vécue avec Dieu le Père grâce à une relation personnelle avec Jésus.

Le reste du Parcours traite des questions relatives à la vie chrétienne (prière, lecture de la Bible, discernement, etc.), mais toujours en s'appuyant sur le fondement qu'est Jésus Christ mort et ressuscité, puis révélé par la parole de ses témoins afin de susciter la foi et la conversion qui ouvrent à une vie vécue sous la mouvance de l'Esprit présent en nous.

Le Parcours Alpha n'est qu'un exemple d'évangélisation qui incorpore la première annonce de façon intelligente et attrayante, mais c'est un exemple particulièrement utile. L'essentiel de la Bonne Nouvelle et du mystère chrétien s'y trouve habilement traduit en langage d'aujourd'hui.

Et cela porte du fruit ! Trente-millions d'individus ont à ce jour suivi le Parcours Alpha, et les nouveaux outils mis à la disposition des Églises par l'équipe Alpha (*Alpha Youth* et *Alpha Film Series* [récemment doublés en français]) laissent entrevoir un développement des plus salutaires de la vie missionnaire des communautés chrétiennes ! ■

Alex La Salle travaille en pastorale au diocèse de Saint-Jean-Longueuil. Il a étudié en philosophie, en théologie et détient une maîtrise en études françaises. La conviction que l'être humain est fondamentalement un *Homo religiosus* l'a conduit à accueillir la lumière de la foi.



LE SECRET DE MÉLANIE

Les Éditions Petrus viennent de republier le «secret» de Mélanie Calvat, la bergère de La Salette qui fut témoin d'une apparition de la Vierge en 1846. Il s'agit d'une réimpression de l'édition faite par la Société Saint-Augustin en 1922, laquelle s'était aussitôt retrouvée à l'Index pour avoir enfreint un décret du Saint-Office interdisant toute publication sur le secret de La Salette.

Cette édition comprend, outre le secret proprement dit, diverses lettres de M^{gr} Salvatore-Luigi Zola, évêque de Lecce (Italie), connu comme l'un des principaux défenseurs de Mélanie.

Il aurait fallu ajouter une préface ou des notes pour exposer au lecteur d'aujourd'hui les enjeux relatifs à ce secret, qui suscita en son temps une grande polémique. Hélas ! le travail éditorial se réduit ici à la simple réimpression ; et les rares pages composées par l'éditeur sont truffées de coquilles et de fautes d'orthographe.

Néanmoins, on saura gré aux Éditions Petrus d'avoir remis en circulation, dans une édition peu couteuse et plutôt jolie, ce texte devenu difficile à trouver.

Sœur Marie de la Croix (Mélanie Calvat), La Salette. *L'intégrale du récit par Mélanie elle-même*, Onet-le-Château (Aveyron), Éditions Petrus, 2016 [1879], 110 pages.



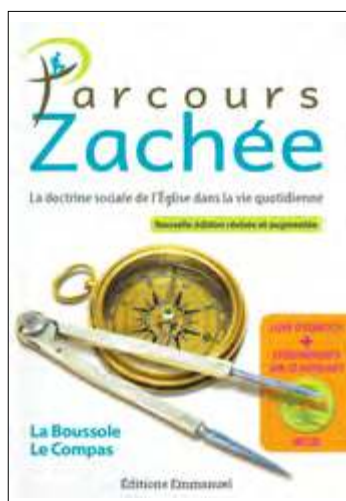
MANIPULATEURS ?

Plusieurs ouvrages ont été publiés ces dernières années sur les personnalités manipulatrices. L'originalité du livre de Pascal Ide, prêtre et médecin, est d'affronter avec simplicité et clarté cette réalité au sein de l'Église.

Comme croyants, nous sommes en effet devant un dilemme quand nous avons affaire à des personnalités à double visage. Elles rayonnent de charismes pour la proclamation de la Parole, pour l'accompagnement, pour la conduite d'un groupe ecclésial ; mais elles étouffent et brisent les personnes proches d'elles. D'autres types de manipulateurs profitent de la compassion qui leur est offerte pour imposer leur volonté. Pourquoi est-il si difficile de les démasquer ? Comment prévenir de tels comportements ? Pouvons-nous espérer un changement ?

Pascal Ide nous aide à reconnaître les mécanismes qui font de nous des manipulés en puissance. Il donne des repères pour détecter ces personnalités narcissiques, les comprendre et les déjouer. Un outil précieux pour retrouver une liberté intérieure et une juste attitude dans des situations délicates.

Pascal Ide, *Manipulateurs. Les personnalités narcissiques, détecter, comprendre, agir*, Éditions de l'Emmanuel, Paris, 2016, 304 pages.



LE MONDE, CHEMIN DE SAINTETÉ

Comment unifier vie chrétienne, exigences professionnelles et vie familiale? Voilà une question que plus d'un croyant se pose.

Fondé par Pierre-Yves Gomez, économiste et professeur de stratégie en école de commerce, le Parcours Zachée est un chemin d'intégration de la doctrine sociale de l'Église dans la vie quotidienne.

Ce parcours est conçu pour être vécu en groupe avec des enseignements, des exercices quotidiens et des temps d'échange. Le cheminement permet à tous (cadre, mère au foyer, employé...) de prendre à bras le corps toutes les dimensions de sa vie pour y poursuivre avec Dieu son œuvre de Création. En d'autres mots, c'est l'occasion inédite de découvrir le monde comme chemin de sainteté.

Le livre contient les enregistrements audios des enseignements et permet de vivre l'expérience seul, mais surtout, il nous incite à nous joindre à un parcours existant (encore rare au Québec) ou, mieux, à en démarrer un!

Pierre-Yves Gomez, *Parcours Zachée. La doctrine sociale de l'Église dans la vie quotidienne*, Paris, Éditions de l'Emmanuel, 2016, 320 pages.



LA JEUNESSE ÉGYPTIENNE GALÈRE

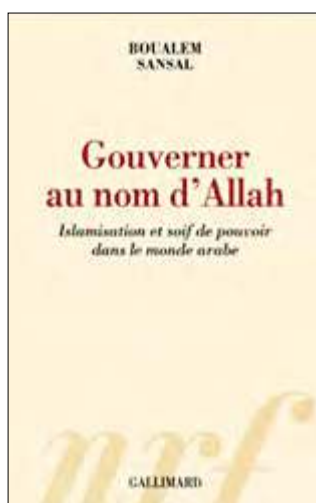
Véritable phénomène d'édition lors de sa parution en langue originale arabe en 2002, *L'immeuble Yacoubian* fut traduit en français quatre ans plus tard et reçut un accueil chaleureux.

Le roman raconte la vie pleine de vicissitudes de quelques habitants de l'Immeuble Yacoubian, sis au cœur du Caire, et dresse, à travers la description de ce microcosme, le portrait de la société égyptienne du début des années 1990.

L'Égypte des puissants, qui vit de la dictature, de la corruption et du népotisme, reste jalouse de ses privilèges et frustre le peuple dans ses aspirations au mieux-vivre. Le campagnard Abdou et la jeune citadine Boussaina font partie de ces infortunés poussés par la pauvreté à s'offrir à la concupiscence des plus riches pour obtenir un emploi ou se faire une situation. Saturée par le dégoût et le cynisme, la jeune femme en tirera la conclusion suivante: «Ce pays n'est pas notre pays [...], c'est le pays de ceux qui ont de l'argent» (p. 83).

La lecture de ce livre, quinze ans après sa parution, permet de donner une certaine profondeur historique et sociologique à une réalité partout observable dans les sociétés du Moyen-Orient: la montée en puissance des mouvements islamistes. À travers la trajectoire du jeune Taha, que ses origines modestes empêchent d'entrer à l'école de police, on suit le parcours d'un étudiant de talent que les blocages de la société égyptienne poussent dans les bras des islamistes. Ces derniers l'accueilleront, l'endoctrineront et l'initieront au djihad...

Alaa El Aswany, *L'Immeuble Yacoubian*, Actes Sud, 2006, 336 pages.



ISLAM ET POLITIQUE

Bien qu'il ait paru en 2013, avant que l'État islamique fasse véritablement irruption sur la scène médiatique (été 2014) et inaugure un nouveau chapitre de l'histoire mondiale de la terreur, l'essai de Boualem Sansal, intitulé *Gouverner au nom d'Allah. Islamisation et soif de pouvoir dans le monde arabe* (réédité en format poche en novembre 2016), se lit encore avec profit quatre ans plus tard.

L'ouvrage se présente comme «la réflexion d'un témoin, d'un homme dont le pays, l'Algérie en l'occurrence, a très tôt été confronté à l'islamisme» (p. 11). Dans les premières pages, qui nous informent sur les stratégies de conquête islamistes, l'auteur brosse à grands traits l'histoire de l'infiltration et de la déstabilisation de l'Algérie par les intégristes musulmans, depuis l'époque de l'accession à l'indépendance jusqu'au déclenchement de la guerre civile, au début des années 1990.

Les réflexions du chapitre II sur la difficulté croissante, voire l'impossibilité totale, dans les sociétés occidentales, de tenir un discours critique sur l'islam, sont précieuses: «Le simple énoncé du mot "islam" bloque toute discussion ou la dirige vers les lieux communs du politiquement correct. Les réactions toujours très violentes des islamistes à la moindre remarque sur l'islam», de même que les réactions de la «rue arabe» lorsque les foules en colère y défilent, «exercent un effet terrorisant sur l'opinion» (p. 47).

On regrettera seulement que Boualem Sansal se soit aventuré à dire au détour d'une phrase que les chrétiens et les musulmans croient «au même Dieu» (p. 134). Le lecteur désireux d'approfondir la question trouvera une appréciation plus nuancée du sujet dans *Dieu des chrétiens, Dieu des musulmans* (2008), du prêtre eudiste François Jourdan. (A.L.)

Boualem Sansal, *Gouverner au nom d'Allah. Islamisation et soif de pouvoir dans le monde arabe*, Gallimard, 2013, 160 pages.



EXAMEN DE CONSCIENCE ?

On ne lira pas cette *Lettre ouverte au monde musulman* pour découvrir le crédo de l'auteur, présentant un curieux mélange de soufisme, d'humanisme et d'ésotérisme; on ne la lira pas non plus pour sa dérisoire prétention à nous révéler, au mépris de quatorze siècles d'histoire et d'exégèse traditionnelle, le véritable sens de la révélation coranique; mais on appréciera l'opuscule pour sa critique très juste des carences autant théologiques et morales que politiques et sociales qui sclérosent et paralysent le monde musulman.

L'islam, soutient Bidar, est à l'origine d'une civilisation riche au moins du sens de Dieu, et qui s'enorgueillit de cela au-delà de toute limite. Mais cette civilisation, poursuit-il, est réfractaire à tout examen lucide de ses tares et a le réflexe de s'enfermer dans le déni en rejetant la responsabilité du désastre sur le dos de l'Occident impérialiste. Justifiée à maints égards, la critique dirigée contre l'ancien colonisateur devient malhonnête à force de n'être jamais contrebalancée par rien d'autre.

On appréciera au surplus le regard jeté par l'auteur sur une civilisation occidentale exsangue, emprisonnée dans les limites d'un rationalisme plat et abimée dans le nihilisme; une civilisation qui s'abandonne aux délices d'un individualisme exacerbé dissolvant tous les liens et confinant les êtres à la solitude et à la stérilité.

On goûtera nettement moins le bricolage spirituel des dernières pages, qui réduit Dieu à un suprême état de croissance et compte sur la parole créatrice de l'homme pour l'atteindre. Dans le désert spirituel contemporain, ce mysticisme philosophique singeant maladroitement la vie de l'Esprit risque malheureusement d'en séduire quelques-uns.

Abdenour Bidar, *Lettre ouverte au monde musulman*, Les Liens qui Libèrent, 2015, 60 pages.

Alex La Salle
alex.lasalle@le-verbe.com

DANS UNE PAROISSE PRÈS DE CHEZ VOUS



Danielle Jodoin, oblate

James Langlois
james.langlois@le-verbe.com

Pour comprendre le rôle de Danielle Jodoin, il nous faut élargir le sens du mot «paroisse» à tout lieu d'ancrage important pour les chrétiens. En effet, depuis quatre ans, elle ne connaît d'autre communauté que celle qui gravite autour de l'abbaye cistercienne Notre-Dame de Nazareth à Rougemont.

Docteure en études bibliques, mariée depuis trente ans et mère de trois enfants, Danielle est résidente de Saint-Jean-Baptiste, tout près de Rougemont. Rien ne la portait à croire qu'elle deviendrait affiliée de ce monastère situé à quelques kilomètres de chez elle. Depuis quelques années, de plus en plus de jeunes adultes vont s'abreuver à ce lieu spirituel; les moines y ont vu un signe de l'Esprit et ont pris en charge cette nouvelle réalité en désignant Danielle comme responsable des activités jeunesse au monastère.

Maintenant oblate depuis un an, Danielle cherche, comme les moines qu'elle côtoie, à intégrer la règle de saint Benoît à sa vie de laïque. En plus d'accueillir les gens comme hôtelière, elle se met au service par la prière et par l'organisation des retraites pour les jeunes et des journées de recollection.

TROUVAILLES

Louis-Ferdinand Qohélet

Alex La Salle
alex.lasalle@le-verbe.com

Oui, oui, oui, Céline est une ordure! C'est sûr! Une véritable ordure! Antisémite, raciste, nazi, tout!... On dit même qu'il a collaboré, le salaud, avec les services de renseignements du Reich, l'abject! C'est difficile de faire plus crapule... Plus insigne dégueulasse... Plus dégoûtant fielleux...

Et vindicatif, le collabo, par-dessus le marché! En pleine Occupation, en 1940-1944, sous la botte allemande, Gestapo et tout, Vel d'Hiv *et cetera*. Ça lui prenait même, ahurissant! ça lui est même arrivé de mentionner le nom d'un Juif!... un Juif, ma foi!... Dans une lettre à la presse! Comme ça... En passant... Pour se soulager... Éjecter sa bille...

J'AI BESOIN D'UN SEAU...

Moi, c'est pas ma faute... Je ne connaissais pas tout ça quand j'ai découvert, chaviré, *Voyage au bout de la nuit*... J'ignorais encore l'ampleur du désastre, l'abomination, quand j'ai lu la page la plus drôle de toute la littérature française, dans *Mort à crédit*... Vous vous souvenez, l'inénarrable et pissante framboise?

À cause de tous ces mirifiques exploits littéraires, j'en redemandais... Je n'ai

eu de cesse de me régaler! De m'époumoner d'enthousiasme! Et même aujourd'hui, je m'extasie devant ces pages!... Puis je me rappelle soudain qu'«extasie» rime avec «nazi». Ça calme un peu... Ça dégrise... C'est très verveine comme effet...

Après ça, on prend son temps avant de s'exciter... On pondère forcément.

Mais on reste avec une morsure dans l'âme... La morsure du vrai... Parce que, malgré toute la mascarade, tout le camouflage, toute l'imposture célinienne (entre autres dénoncée par Jean-Pierre Martin dans son *Contre Céline*), on a le sentiment que les livres de ce grand prestidigitateur disent très exactement la condition de l'homme sans Dieu.

Le Voyage, par exemple, fonctionne un peu comme le livre de Qohélet, c'est-à-dire comme un four à faire fondre les idoles. Au feu du nihilisme («tout est vanité»), rien ne résiste. Alors vient la vraie question, celle que le monde ne veut plus se poser, de peur de tomber dans les bras de Dieu: l'homme est-il né pour le néant?

Pour connaître Céline et son œuvre, et donc connaître le fond métaphysique sur lequel évoluent ou dérivent nos contemporains, on pourra se référer au site lepetitcelinien.com. C'est une sorte de capharnaüm fastueux rempli de brocantes et de trésors qui est particulièrement utile pour suivre l'actualité célinienne. ■



DOSSIER

SANTÉ MENTALE

REPORTAGE

— CENTRE LE CRISTAL —
UN ACCUEIL FAMILIAL

PORTRAIT

— LE CHEMIN DE CROIX DE STEFANY —

SOCIÉTÉ

— NUL N'EST UNE ÎLE —
ASPECTS SOCIAUX DE LA MALADIE



Le Verbe

voir • penser • croire

Le Verbe propose un lieu d'expression, de diffusion et d'échange d'idées, dans un esprit de communion avec l'Église catholique. Les textes n'engagent que les auteurs.

CONSEIL DE RÉDACTION

Sophie Bouchard, Sarah-Christine Bourihane, Noémie Brassard, Alexandre Dutil, James Langlois, Antoine Malenfant, François Miville-Deschênes et Laurent Penot - prêtre.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Benoît Boily - prêtre, Sophie Bouchard, Jean Grégoire, Alexander King et Pascal Proulx.

DIRECTRICE GÉNÉRALE : Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF : Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT : James Langlois

RÉVISEUR : Robert Charbonneau

GRAPHISTE : Léa Robitaille

MARKETING ET PUBLICITÉ : publicite@le-verbe.com

ADJOINTE ADMINISTRATIVE : Nathalie Schmatz • info@le-verbe.com

Le Verbe est produit par l'organisme de charité L'Informateur catholique (enregistrement : 13687 8220 RR 0001)

Le Verbe est membre de L'Association des médias catholiques et œcuméniques (AMéCO).



Le Verbe est publié quatre fois par année, est imprimé chez Solisco et est distribué par Diffumag. Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives Canada;

Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2368-9609 (imprimé)

ISSN 2368-9617 (en ligne)

Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

Nos listes d'adresses peuvent à l'occasion être communiquées à des organismes de bienfaisance ou de charité.

Les personnes qui n'y consentiraient pas sont priées de nous en aviser.

LE VERBE

L'Informateur catholique

1073, boul. René-Lévesque Ouest

Québec (Québec) G1S 4R5

Tél. : 418 908-3438

info@le-verbe.com

www.le-verbe.com



PAGE COUVERTURE

Charles de Foucauld

Illustration : Léa Robitaille / *Le Verbe*



MON PÈRE,

*Je m'abandonne à toi,
Fais de moi ce qu'il te plaira.
Quoi que tu fasses de moi,
Je te remercie.
Je suis prêt à tout, j'accepte tout,
Pourvu que ta volonté se fasse en moi,
En toutes tes créatures,
Je ne désire rien d'autre, mon Dieu.
Je remets mon âme entre tes mains.*

*Je te la donne, mon Dieu,
Avec tout l'amour de mon coeur,
Parce que je t'aime,
Et que ce m'est un besoin d'amour
De me donner,
De me remettre entre tes mains
sans mesure,
Avec une infinie confiance
Car tu es mon Père.*

— CHARLES DE FOUCAULD (1858-1916)





**« CHAUSSEZ DU ZÈLE
POUR ANNONCER L'ÉVANGILE. »**

Ép 6,15